

No: 130

ISSN 0304-5757

SEPTEMBRE 1976

Conjonction

REVUE FRANCO-HAITIENNE

LEOPOLD SEDAR SENGHOR



A l'Institut Français

- * CHRISTOPHE , CUISINIER ENTRE NATURE ET CULTURE**
- * FREDERIC MARCELIN,
PREMIER ROMANCIER FEMINISTE DES CARAIBES**
- * L'AFRIQUE DES ROIS DE ROGER DORSAINVILLE**

sommaire complet, page 2

No: 130

ISSN 0304-5757

SEPTEMBRE 1976

Conjonction

REVUE FRANCO-HAITIENNE

LEOPOLD SEDAR SENGHOR



A l'Institut Français

- * CHRISTOPHE , CUISINIER ENTRE NATURE ET CULTURE
- * FREDERIC MARCELIN,
PREMIER ROMANCIER FEMINISTE DES CARAIBES
- * L'AFRIQUE DES ROIS DE ROGER DORSAINVILLE

sommaire complet, page 2

CONJONCTION

Revue Franco-Haitienne
éditée par l'Institut
Français d'Haiti

Directeur :
Louis Jarno

Rédacteur en Chef :
Michèle Montas

Comité de rédaction :
Gérard Dougé
Roger Gaillard
Jean Yves Mouteaud
Fritz Pierre Louls
Jean Pierre Pirovano
Pradel Pompilus

Rédaction - Administration :
Institut Français d'Haiti
Cité de l'Exposition
B. P. 131
Port-au-Prince, Haiti
Tel : 2-2051

Abonnements :
Un an (4 numéros)
Haiti : 5 dollars
Etranger : 7 dollars us.
10 dollars us. (avril)

Le numéro
Haiti : 1 dollar 50
(Etudiant : 1 dollar)
Etranger : 1 dollar 75

Numéro 130 S O M M A I R E

NOTRE COUVERTURE :

Léopold Sédar SENGHOR..... 5

ARTS ET LETTRES :

Lilian Pestre de ALMEIDA 33

Yvette Tardieu FELDMAN 65

Roger GAILLARD 73

83

FRANCOPHONIE DANS LES AMERIQUES

René HABY 95

Michel AUGUSTE 105

109

HISTOIRE :

Gabriel DEBIEN 117

..... «la négritude comme culture des peuples noirs ne saurait être dépassée»

..... christophe, cuisinier entre nature et culture

..... Frédéric Marcelin, premier romancier féministe des Caraïbes

..... l'Afrique des rois de Roger Dorsainville

..... nouvelles publications : une bibliographie

..... A la Nouvelle Orléans :

allocution au congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français.

..... A New York :

au congrès de l'association internationale des parlementaires de langue française

..... A Toronto :

colloque sur l'identité culturelle et la francophonie dans les Amériques

..... lettre d'un nouvel arrivé à St-Domingue, 1788



LEOPOLD SEDAR SENGHOR :

«AU RENDEZ-VOUS DU DONNER ET DU RECEVOIR»...

Du 13 au 21 février 1976, S. E. Monsieur Léopold Sédar Senghor, visite les Antilles françaises et Haiti. Le 19 février devant un auditoire de 300 invités, le Président de la République du Sénégal prononce une conférence à l'Institut Français d'Haiti : «La Négritude comme culture des peuples noirs ne saurait être dépassée». L'éminent conférencier est présenté ce jour là au nom de la Société d'Histoire, de Géographie et de Géologie, par le Dr Pradel Pompilus qui souligne, au cours de ses propos d'introduction, l'importance de l'évènement :

...« Qu'un chef d'état d'Afrique, en visite officielle en Haiti, le coeur de l'Afrique, «Haiti cher, qui osa proclamer l'Homme en face du Tyran», que ce chef d'Etat décide de faire une halte en milieu culturel pour y prononcer une conférence sur la négritude, voilà qui est unique dans la vie intellectuelle en Haiti et qui fera de la date du 19 février 1976 une date mémorable dans nos annales. L'évènement n'a pourtant rien de surprenant quand on songe qu'il est centré autour d'une personnalité également unique, qui allie en elle dans un parfait équilibre les dons et les valeurs les plus contraires en apparence. M. Léopold Sédar Senghor n'est-il pas le poète-président, un professeur-président, un philosophe-président»...

Nous reprenons ici le texte de la conférence de M. Léopold Sédar Senghor

NUMERO 130

La négritude , comme culture des peuples noirs , ne saurait être dépassée

par Léopold Sédar SENGHOR,

Président de la République du Sénégal

Mesdames, Messieurs,

Je vous dirai, très simplement, en commençant, que nous autres Sénégalais, qui sommes vos hôtes aujourd'hui, sommes particulièrement heureux de nous trouver parmi vous. Pour mille raisons. C'est, d'abord, que, pendant mes années d'études au Quartier Latin, dans les années 1930, il y avait des Antillais parmi mes meilleurs amis. Il y a aussi qu'à Dakar, j'ai de nombreux Antillais comme collaborateurs : des Martiniquais, des Guadeloupéens, des Haïtiens. Il y a, enfin, que, si notre amitié est telle pour les Antillais, et je la crois partagée, c'est qu'il y a une chose, essentielle, qui nous unit, la couleur de la peau, car il y a au Sénégal, comme aux Antilles, toutes les nuances : depuis le bronze clair jusqu'au noir bleu que chantent nos poètes populaires. Il y a surtout, par-delà la peau noire ou de bronze, une culture commune, une culture noire, qui est, précisément, l'objet du débat que je voudrais évoquer devant vous, comme l'annonce le titre de cette conférence : LA NEGRITUDE,

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

COMME CULTURE DES PEUPLES NOIRS, NE SAURAIT ETRE DEPASSEE.

Je voudrais vous rassurer sans plus attendre. Je ne parlerai pas politique sinon, à l'occasion, de politique culturelle. Pour plusieurs raisons. La première est que la Martinique et la Guadeloupe sont des «départements» et, comme tels, membres de la République française. Or l'un des principes de la politique internationale du Sénégal est la non-ingérence dans les affaires intérieures des autres Etats. Ce qui explique que je ne parlerai pas non plus politique à Haiti du moins à l'occasion de cette conférence. Ma deuxième raison est que, depuis les années 1930, depuis plus de 40 ans, j'ai toujours placé la culture avant la politique. Ce qui nous distinguait alors - j'entends le petit groupe d'étudiants qui avait lancé le mouvement de la NEGRITUDE, dont Aimé Césaire et Léon Damas -, c'est que nous pensions, et je le pense encore, que la politique devait être au service de la culture et non la culture au service de la politique, comme le croient, hélas, trop de politiciens, voire trop d'écrivains du Tiers-Monde. C'est la raison pour laquelle le Sénégal consacre environ 33% de son budget de fonctionnement à l'éducation et à la formation, d'une façon générale, à la culture.

C'est consciemment que j'ai donné à cette conférence le titre que voilà, que vous jugerez, peut-être, un peu provoquant. Ce n'est pas hasard. En effet, la négritude est contestée, aujourd'hui, qu'elles soient de droite ou de gauche, par toutes les idéologies montées à l'assaut de l'Afrique, voire par certains Africains eux-mêmes, dont des jeunes, qui nous disent que c'est un combat, voire un concept dépassé. Je ne le crois pas pour des raisons que je vais développer tout à l'heure.

«C'est la manière concrète, pour chaque nègre et pour chaque peuple noir, de vivre en nègre».

Auparavant, je vais essayer, une fois de plus, de définir la NEGRITUDE.

La NEGRITUDE, c'est, tout d'abord, objectivement, l'«ensemble des valeurs de civilisation du monde noir». C'est, pour parler comme les Allemands, un NEGER SEIN, un «être nègre». Non seulement un «être nègre», mais un «penser nègre», une vision originale du monde, une WELTANSCHAUNG, pour parler, de nouveau, comme les Allemands. Je vous renvoie, entre autres ouvrages fondamentaux, à L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION AFRICAINE du grand ethnologue allemand Léo Frobenius, qui était notre bible au Quartier Latin. Ce premier sens est celui que je donne, en général, au mot de Négritude.

Il y a un autre sens du mot. C'est «la manière concrète, pour chaque Nègre et pour chaque peuple noir, de vivre en Nègre», en réagissant à son environnement matériel et psychologique, naturel et social. En effet, être Nègre n'est pas seulement un état, un ensemble de situations objectives, mais c'est aussi une action concrète de l'individu comme de la collectivité noire : des peuples noirs. Ce n'est pas un simple état, un «être-là», un DA-SEIN, un être-agi; c'est surtout un agir. Ce deuxième sens du mot est celui qui a la prédilection d' Aimé Césaire, qui a forgé et lancé le mot de «négritude» dans les années 1930.

Il y a neuf ans, le sociologue Albert Memmi, un Juif d'origine tunisienne, dans un article intitulé JUDEITE ET NEGRITUDE, nous invitait, nous les

fondateurs du mouvement de la Négritude, à aller plus avant dans l'analyse du concept, pour l'étendre et l'enrichir. Comme je l'ai écrit récemment, en introduisant l'oeuvre de Memmi, nous étions conscients de la pluralité des sens que recouvrait le mot de «négritude». Si nous n'avons pas répondu, tout de suite, à l'invitation d'Albert Memmi, c'est que nous étions encore en plein combat et qu'il nous fallait rassembler toutes les significations dans une seule parole, comme un marteau-pilon à frapper nos adversaires. Je crois qu'il est temps, non seulement de distinguer les différentes nuances du mot, comme nous l'avons fait depuis assez longtemps, mais d'enrichir notre vocabulaire avec notre arsenal conceptuel.

Je réserverai donc le mot de NEGRITUDE à la «manière de vivre en Nègre» et je proposerai NEGRITE pour désigner l'«ensemble des valeurs du monde noir». En effet, comme me l'a appris une étude de l'Université de Strasbourg sur les suffixes français en -ITUDE et en -ITE, les mots en -ITE servent à former des mots plus abstraits, tandis que les mots en -ITUDE ont une signification plus concrète.

Ce n'est pas tout. Il y a aussi l'ensemble du peuple, plus exactement, des peuples noirs. Albert Memmi n'a pas retenu le mot de JUIVERIE à cause de sa nuance péjorative, et il lui a substitué le mot de JUDAICITE pour désigner «le groupe juif». Je ne le suivrai pas là. Si nous avons employé le mot de NEGRE pour désigner l'Homme noir, malgré la nuance péjorative qu'on avait voulu lui attacher, c'était précisément pour réhabiliter cet homme avec le mot. Nous ferons de même en appelant NEGRERIE l'«ensemble des peuples et des hommes noirs». Le suffixe -ERIE exprimant un ensemble concret : une collection ou une collectivité. Quant à l'«ensemble des pays habités par

les Nègres», je propose de reprendre le vieux mot de NIGRITIE pour le désigner.

Encore une fois, ce n'est pas la première fois que nous avons essayé d'enrichir notre vocabulaire, c'est-à-dire notre arsenal conceptuel. D'aucuns nous ont dit que c'était artificiel, comme si les paysans noirs, qu'ils fussent Négro-Américains ou Antillais, étaient des lourdauds, alors qu'ils ont la finesse du corps et celle de l'esprit. Allez-donc en Afrique, vous verrez que les peuples qui s'étendent aux mêmes parallèles que vous, dans la région soudano-sahélienne, sont les Nègres les plus grands, les plus fins de leur corps, avec des muscles longs, faits pour la course, les plus noirs en même temps, et souvent d'un noir bleuté. «Les plus beaux», comme chantaient mes «Trois Grâces», les trois poétesses de mon village.

Pour confirmer que l'enrichissement de notre vocabulaire conceptuel n'est pas un vain exercice de rhétorique, j'invoquerai l'exemple des PEULS. Au Sénégal, les Peuls représentent 25% de la population. En dehors de mon pays, ils sont dispersés dans la zone soudano-sahélienne, sur quelque quatre mille kilomètres, depuis la Mauritanie à l'Ouest jusqu'au Tchad à l'Est. Les Peuls donc nous ont donné l'exemple en enrichissant leur vocabulaire pour désigner les différents aspects du monde peul et, d'abord, de la culture peule. C'est ainsi qu'ils ont forgé le mot PULAA-GU pour désigner «l'ensemble des qualités caractéristiques des Peuls», avec le suffixe -GU, qui sert à former des substantifs abstraits. C'est ainsi encore qu'ils ont forgé la racine PULAA-GAL pour désigner la «manière d'être Peul», avec le suffixe -GAL, qui sert à former des mots concrets. Pour désigner l'ethnie peule, ils ont les mots PUL-O, «un Peul», au singulier et FUL-BE, «des Peuls», au pluriel, les suffixes -O et BE étant réservés uniquement aux humains. Pour marquer que tous les POULOPHONES

ne sont pas de race peule, comme c'est le cas dans mon pays, on y désigne les gens de parler peul par le mot HALPULAAR-EN, le suffixe -EN servant à former des mots désignant «un groupe de personnes». On me dira. «Et le pays des Peuls ? » Il se trouve, précisément que les Peuls n'ont pas de territoire déterminé, mais qu'ils vivent, encore une fois, au nord, tout au long de la zone soudano-sahélienne. Pour quoi la racine -PUL / -FUL signifie «dispersé»..

« ... la négritude est un apport essentiel à l'humanisme de notre temps »

Comme on le voit, d'après ces définitions, la Négritude, que je continuerai, dans cette conférence, à prendre dans un sens général, c'est d'abord, une CULTURE, c'est-à-dire une réaction de l'homme en société pour s'adapter à son milieu et adapter celui-ci à lui. Les Albo-Européens, depuis la naissance de la civilisation grecque au sud de l'Europe, ont tendu, en privilégiant la raison discursive, la RAISON-OEIL, à se «rendre», comme disait Descartes, «maîtres et possesseurs de la nature». Ils ont commencé par analyser tous les éléments de l'univers, voire leur monde intérieur, pour, ainsi armés, maîtriser la nature en faisant d'elle l'instrument de leur volonté de puissance. A l'opposé, l'attitude des Négro-Africains, mais aussi des Négro-Asiatiques, a été de privilégier la raison intuitive. Ceux-ci, de tout temps, depuis les premiers fondateurs des civilisations agraires dans les vallées du Nil, de l'Euphrate et de l'Indus, ont tenu à prendre contact avec l'univers par leurs sens, introduisant, par eux, leur RAISON-TOUCHER, non pour s'opposer à la nature, mais, dans une étreinte réciproque, pour s'unir à elle.

C'est l'acuité de leurs sens et leur raison-étreinte qui expliquent avec le goût de la vie, l'esprit communautaire, très précisément COMMUNIAL, des Négro-Africains - et je le dis, une fois pour toutes, des Noirs d'Asie, d'Océanie, d'Amérique. Nous retrouvons ce sens et cet esprit dans toutes les activités,

NUMERO 130

toutes les manifestations des hommes comme des peuples noirs de l'Afrique précoloniale, et dans tous les domaines. Dans la vie politique, c'était le principe de la **PARTICIPATION RESPONSABLE**, qui associait tous les groupes socio-professionnels et toutes les classes d'âge à l'exercice du pouvoir, même en régime monarchique. Dans la vie socio-économique, c'étaient les corporations d'artisans et les coopératives rurales qui jouaient un si grand rôle dans la production et les échanges. Dans la vie religieuse, c'étaient, à côté des prêtres des cultes nationaux, les membres des confréries à rites plus ou moins secrets, qui faisaient contrepoids dans cette civilisation fondée sur l'équilibre des parties : sur **l'HARMONIE**.

Rien n'exprime mieux ce sens de l'équilibre, et plus généralement, de la beauté que **l'ART NEGRE**, où se retrouvent, en symbiose, l'esprit communal et ce goût de la vie dont je parlais tout à l'heure. L'esprit communal, qui perçoit les rapports secrets, parce que pas d'abord manifestes, qui unissent les mondes visible et invisible, la matière et l'esprit, la nature et l'homme : tous ces rapports que l'artiste noir traduit par des images symboliques - ou «analogiques», comme disaient les surréalistes. Il reste que ces images ne seraient pas artistiques si elles n'étaient pas rythmées. Que de bêtises n'a-t-on pas dites, et écrites, sur le **RYTHME NEGRE** ? Les esprits distraits l'ont assimilé à la monotonie, à la mort, quand il est passion, mieux, expression de la vie. C'est le rythme albo-européen qui est monotone avec ses sempiternelles symétries, que l'on attend à lieux et moments fixes, quand le rythme nègre, même en Amérique, surtout là, devient, sous le coup de l'émotion, explosion dans la surprise : parallélismes asymétriques. Vous reconnaissez le **SWING** américain.

Rien d'étonnant que l'art nègre, au sens de **l'ESTHETIQUE**, soit devenu, depuis le cri de Rimbaud - «J'entre au vrai royaume des enfants de Cham»—, depuis l'étonnement de Picasso devant un masque noir, depuis le déchire-

ment de la trompette de Harlem, l'esthétique du XXe siècle. Pour quoi j'ai intitulé, l'autre année, une de mes conférences dans les pays scandinaves LA NEGRITUDE EST UN HUMANISME DU XXe. SIECLE. Pour vous faire saisir la modernité et le caractère humaniste en même temps de l'art nègre, je ne saurais mieux faire que de vous renvoyer au grand critique d'art qu'était Elie Faure : d'une part, dans son HISTOIRE DE L'ART, aux introductions à «l'art oriental» et à «l'art grec» (1), à l'HOMME ET LA DANSE d'autre part (2), ouvrage posthume, qui contient, parmi d'autres, deux articles intitulés INCARNATION DU RYTHME NOIR et LE RYTHME NOIR.

Dans les «introductions» que voilà, Elie Faure oppose, par et par-delà l'art grec, l'art albo-européen, plus exactement l'art «occidental», aux arts de tous les autres peuples et continents. A celui-là, fils de l'intelligence discursive, «le mystère... répugne, et le symbole. Il décrit, il n'évoque pas» (3) Passant à l'art grec, le critique conclut : «Il est anthropomorphiste, à coup sûr ... Il n'est pas anthropocentriste». Que je traduis : il n'est pas humaniste au sens de l'Universel. Ce que sont, au contraire, les autres arts - du Moyen-Orient, de l'Inde, de l'Insulinde, de la Chine, du Japon, du Maghreb, de l'Amérique précolombienne - sans oublier l'Afrique noire. A l'«objectivisme» européen occidental, qui conduit au réalisme ou naturalisme, s'oppose le «subjectivisme» asiatique et surtout africain, qui est fait d'EMOTION IMAGINANTE et «qui vise plus à l'expression qu'à la description, plus au caractère qu'à la forme»et, pour parler comme Baudelaire, infiniment plus à la spiritualité qu'à la beauté (4).

(1) *L'Art Antique* (Editions G. Crès, 1926), pp. 27 - 33 et pp. 103 - 116.

(2) *Editions Fanlac.*

(3) *L'Art Antique*, p. 28.

(4) *L'Art Antique*, p. 114.

Vous allez croire, à entendre cette dernière phrase, que ceci contredit cela. «Cela», c'est-à-dire le sens nègre de la beauté. Ce n'est, là, qu'une apparence. L'originalité précisément de l'art nègre - et les deux articles cités de *L'HOMME ET LA DANSE* le prouvent, c'est qu'ici, au lieu de s'opposer, s'unissent, en se renforçant, la violence de l'émotion et la pureté de la forme, la chair et l'esprit, bref, le *SYMBOLE ET LE RYTHME*. Je l'ai souvent dit, c'est dans la sensualité même que s'incarne, vivante, la spiritualité noire. Non seulement est beauté l'art des hommes noirs, mais encore toute leur personne : leur corps, leurs vêtements, leurs gestes. C'est dans *LE RYTHME NOIR* qu'Elie Faure nous parle de «la beauté plastique du Nègre, soulignée par les lueurs de bronze qui semblent émaner d'elle, glisser sur elle, et accroître cependant sa densité, la façonner avec l'insistance d'un moule, en faire un soleil noir éclairant les alentours. Seuls entre tous les hommes, parce qu'ils vivent à peu près ou tout à fait nus dans la lumière, ils ont conservé l'unité de la grâce et de la puissance formelles que la statuaire antique nous a enseignée. Par elle, nous sommes entrés dans un monde encore vivant, contemporain de nos laideurs vestimentaires, ou telle femme, garde de la coiffure aux orteils, l'ondulation précise des volumes qui gonfle les seins érigés, les hanches pures, les bras coulant d'un seul jet, la masse du crâne et le cylindre du cou pleins en toutes leurs dimensions, sculpture de muscles et d'os que les colliers et les chignons accusent - insaisissable et irrésistible splendeur» (1).

Cette longue citation pour achever de montrer que L'ESTHETIQUE qui émane de cet art nègre est celle même du XXe siècle, comme la négritude est un apport essentiel à l'humanisme de notre temps. Bien sûr, depuis le XVIIIe. les arts «exotiques» ont beaucoup apporté à l'art de l'Occident et, parmi eux ceux de l'Iran, de la Chine et du Japon, sans parler de l'art arabo-musulman.

(1) *L'Homme et la Danse* (Pierre Fanlac), p. 50.

Il reste que c'est l'art nègre qui a apporté le plus - par le détour, il est vrai, de l'Ecole du Jazz en Amérique et de l'Ecole de Paris en France. Si je n'ai pas parlé de l'Inde, c'est que, comme le reconnaît René Grousset, dans la préface de l'INDE (1), l'art indien ne peut s'expliquer que par les valeurs essentielles apportées par les Noirs dravidiens. Il précise : «Notre cher Jouveau-Dubrueil, fier de ses origines antillaises, me le disait avec amour, : «L'esthétique indienne? Elle est tropicale; elle est créole». C'est dans le même sens que M. Alfred Foucher..., à la veille de la guerre de 1939, soutenait, au mépris des racismes menaçants, que l'esthétique de l'Inde éternelle restait, avant tout, «dravidiennne».

« La poésie dans l'Afrique noire précoloniale a toujours été publique et collective ».

On peut s'étonner que, malgré des témoignages aussi vigoureux, venant d'écrivains, d'artistes et de critiques aussi éminents, la négritude ait été, depuis son affirmation, l'objet d'attaques non moins vigoureuses. Nous allons donc examiner celles-ci : leur nature et leurs motivations, voire leurs raisons.

Les idéologues albo-européens, ceux d'Europe et d'Amérique, sont montés, tous et tour à tour, à l'assaut de la NEGRITUDE, dont ils ont deviné très tôt et avec une remarquable sûreté de jugement, que c'était une IDEOLOGIE. Et elle l'est. Il y a seulement qu'elle est fondée, non sur la race, mais sur l'ethnie. Comme vous le savez, l'ETHNIE est quelque chose de complexe : une symbiose de l'histoire et de la géographie, de la race et de la culture.

Les attaques venues du monde anglophone ont été parmi les plus caractéristiques sinon les plus virulentes. C'est ainsi que Samuel W. Allen, dans une communication faite à l'Université d'Indiana, en octobre 1966, écrivait :

(1) *Librairie Plon, pp. 9 - 11.*

«L'accent que l'on fait porter sur le concept de «Négritude» dans les écrits africains de langue française a inspiré une force contraire, de même intensité, dans le rejet de ce concept par les praticiens nigériens de l'art morose. Ils ont, avec leurs partenaires ghanéens, résisté en grande partie à ce qui leur semble être un impérialisme culturel, imposé par une source étrangère, c'est-à-dire par des Africains parlant français. Leur réaction a été résumée par Wole Soyinka dans sa remarque, souvent citée, que le tigre ne se pavane pas, ça et là, en criant sa «tigritude», et qu'alors, il n'y a aucune raison, pour le Nègre de proclamer sa «négritude» : **THE TIGER DOES NOT STALK ABOUT CRYING HIS TIGRITUDE**». C'est dans le même courant que certains Nègres anglophones d'Afrique noire, comme le Sud-Africain Mphahlele, ont reproché aux poètes de la négritude de fabriquer une poésie publique et collective. Je distinguerai les deux accusations.

Ce qu'on reproche, d'abord, aux écrivains noirs de la langue française, c'est que le mot «négritude» soit un mot français. De là à nous accuser d'«impérialisme culturel», il n'y a qu'un pas, qui a été vite franchi. Je ne m'attarderai pas à réfuter cette accusation, qui prouve, simplement, qu'un certain monde anglophone, il y a dix ans, en était encore à ce que j'appelle «l'esprit de Fachoda» : aux mesquines querelles entre Anglais et Français.

L'accusation est plus grave quand on nous reproche de faire une nouvelle **POESIE NOIRE**, qui se réclame, non seulement de la couleur de notre peau, mais encore des valeurs de la culture noire, une poésie qui assume ces valeurs sur le plan du peuple, voire de l'ethnie, plus que de l'individu. Car les attaques en question visent, avant tout, la **POESIE**, qui est l'art majeur. Si l'on veut bien les analyser, l'on découvrira que ce qu'on nous demande, c'est de faire de la poésie à la manière des Anglais du XXe siècle : de **FABRIQUER** - c'est le mot juste cette fois - une poésie individualiste, intimiste. Comme si

nous étions un peuple sur le versant de sa civilisation, et non pas un peuple jeune, conquérant, dans son ascension.

Je ne m'arrêterai pas à la boutade de Soyinka, car, heureusement, depuis dix ans, entre écrivains francophones et anglophones d'Afrique noire, nous avons fait de grands progrès dans la lutte commune pour la renaissance de la culture noire. C'est Wole Soyinka lui-même qui, il y a moins de quinze jours, réunissait un séminaire d'écrivains noirs d'Afrique, d'Asie - il y avait des Noirs dravidiens - et des Amériques pour méditer sur la «spécificité de la culture noire». Et il avait choisi Dakar. Et ce colloque a créé, enfin, une UNION DES ECRIVAINS DU MONDE NOIR, ouverte à toute la diaspora.

Réunissant les deux accusations, je ferai remarquer que ce sont les écrivains américains de la NEGRO RENAISSANCE - un W.E. Burghart Dubois, un Langston Hugues, un Countee Cullen, un Claude Mc Kay - qui, avec des Haitiens comme le Docteur Price-Mars, ont donné le signal de la renaissance noire au XXe siècle. Je souligne, en passant, que «renaissance» est un mot d'origine française. Et ils ont commencé par choisir la peau noire comme signe de ralliement. C'est Langston Hugues qui proclamait, le 23 juin 1926, dans la revue THE NATION : WE YOUNGER NEGRO ARTISTS, WHO CREATE NOW, INTEND TO EXPRESS OUR INDIVIDUAL DARK -SKINNED SELVES WITHOUT FEAR OR SHAME». Ce que je traduis par : Nous les jeunes Artistes noirs, qui créons maintenant, nous avons la volonté d'exprimer nos personnalités individuelles à peau noire sans crainte ni honte». Et il est vrai qu'avant eux et de tout temps, les poètes populaires de l'Afrique noire ont chanté la beauté noire, mais aussi la poésie : le «chant» noir, car c'est le même mot qui y nomme le chant et le poème. Comme les poétesses gymniques de mon village natal, que j'appelle «mes Trois Grâces» et qui chan-

tent la peau bleu noir de leurs champions. C'est ainsi que l'une de mes TROIS GRACES chantait - et je notais :

*Le flanc (de l'athlète) couleur d'indigo,
Que je le mesure au mètre d'argent.
Ndiaye Khamad, avec moi viens chanter
Le Splendide-là de Ndoubabe*

Vous avez remarqué le «là», qui, en créole antillais, est devenu l'article défini. Et la seconde modulait, chantant le «chant» :

*Ma soirée ne sera point solitaire
Car je sais (créer) des chants de festin,
Moi le Lion de Lat Dior
L'aimé du peuple, (champion de) Koumba !*

Ce faisant, mes Trois Grâces et les poètes populaires de Nigritie ne font rien d'autre, pour prendre cet exemple, que ce que faisaient les poètes grecs, qui chantaient les traits caractéristiques de leur ethnie et de leur civilisation. Comme Homère, qui chantait les «yeux pers» des déesses grecques et leurs «bras blancs». Tous traits qui caractérisaient les premiers Indo-Européens - Grecs - Latins, Germains, Slaves - quand ils abordèrent les rives lumineuses de la Méditerranée.

S'agissant du caractère public et collectif de la «Nouvelle Poésie nègre et malgache de Langue Française», je vous renvoie à la préface, intitulée ORPHEE NOIR, que Jean-Paul Sartre a écrite, en 1948, pour mon anthologie

qui porte ce titre (1). Le philosophe montre, dans son étude, ce qui distingue l'opprimé blanc de l'opprimé noir et pourquoi «la poésie noire de langue française est, de nos jours, la seule grande poésie révolutionnaire». Il ne s'agit pas, aujourd'hui, de la résumer, mais de la commenter librement : de montrer comment elle fait justice de la thèse qui voudrait que toute poésie fût, non pas subjective, personnelle, mais individuelle.

Entre le travailleur et le bourgeois blancs, nous explique Sartre, il y a une opposition de classe, et seulement cela, tandis qu'entre le travailleur noir et le travailleur blanc, il y a un triple conflit : de classe, certes, mais aussi de race et surtout de culture. Il n'y a plus de poésie populaire en Europe - ni en Amérique - parce que, dans une société passée du féodalisme au capitalisme, la lutte se développe, OBJECTIVEMENT, sur le terrain des intérêts matériels par des moyens scientifiques et techniques. Les arguments sont, ici, ceux de la raison discursive, et les mots employés, les moins poétiques, c'est-à-dire les plus nus et précis, qui désignent l'objet sans médiation aucune : sans symbole ni chant.

La poésie, en effet, la parole imagée et rythmée, est création de la SUBJECTIVITE : de l'émotion. Le plus grand don, précisément des Nègres, Sartre note, au demeurant, que, s'ils sont opprimés, c'est moins comme travailleurs que comme «nègres», avec tout le mépris attaché au mot. Pour quoi c'est, d'abord, en leur qualité de Noirs qu'ils lèvent l'étendard du mot. «Ainsi est-il acculé à l'authenticité», écrit le philosophe du travailleur noir; «insulté, asservi, il se redresse, il ramasse le mot de «nègre» qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme noir, en face du blanc, dans la fierté». Qui dit «authenticité» et «fierté» se réfère, par delà la beauté plastique des formes et

(1) Presses Universitaires de France.

des couleurs, aux couleurs de civilisation de l'ethnie à des valeurs publiques et collectives, qui doivent être chantées, exaltées dans l'exultation. Et c'est seulement ainsi que les Noirs, comme le suggère Sartre, rejoindront les Blancs - et les Jaunes, ajouterai-je pour faire la REVOLUTION, qui doit être objective et subjective en même temps : politique et poétique, mais surtout sociale. Nous y reviendrons.

J'ajouterai à l'argumentation de Sartre que la poésie, dans l'Afrique noire précoloniale, a toujours été publique et collective. Et elle l'est restée jusqu'aujourd'hui, où les khévarés ou soirées poétiques de notre théâtre national Daniel Sorano attirent un public nombreux. Allant plus loin, je dirai que l'un des caractères fondamentaux de l'art nègre est, précisément, son caractère public et collectif parce que POPULAIRE.

« La révolution vraie, parce que moderne vous le voyez, c'est moins un projet politique ... qu'un projet économique et social mieux un projet culturel »

L'argument le plus souvent avancé contre la négritude est que c'est un «mouvement» et qu'à ce titre, elle est dépassée par les exigences de notre situation tiers-mondiale. En effet, expliquent nos contradicteurs, la première tâche des Noirs, surtout des Negro-Africains, est, à l'imitation des Arabes et autres Asiatiques, de se libérer de l'impérialisme, du colonialisme et du néo-colonialisme. Ce qui exige une vision, mais surtout une ACTION POLITIQUE, que le mouvement de la Négritude ne peut que distraire. Etienne Lero et les membres de son groupe nous tenaient, déjà, il y a plus de 40 ans, le langage que, trop souvent encore, nous entendons dans les réunions d'écrivains afro-asiatiques : «Politique d'abord, car de la libération politique découlera, naturellement, la libération culturelle».

Rassurez-vous, je tiendrai ma promesse, je ne tomberai pas dans la «politique politicienne». Je me place simplement, pour répondre sur le terrain de notre deuxième groupe de contradicteurs. Encore une fois, il s'agit, non pas de politique idéologique, mais de politique culturelle. Pour continuer de vous rassurer, je vous citerai la définition de la «Révolution» faite par Manuel Alegre, le représentant du Parti socialiste portugais à la dernière réunion des partis socialistes de l'Europe du Sud : «La révolution est, avant tout, un projet de transformation des structures économiques et sociales d'un pays, un projet de justice sociale, un PROJET DE CIVILISATION»(1). C'est moi qui souligne. La révolution vraie, parce que moderne, vous le voyez, c'est moins un projet politique - on n'en parle même pas ici - qu'un projet économique et social, mieux, un projet culturel

Nous répondions, dans les années 30, malgré l'estime que nous avons pour Léro et son école, que leur thèse aboutissait à confondre culture et politique ou, plus exactement, à subordonner la culture à la politique quand ce devrait être le contraire. Nous reconnaissons, nous reconnaissons aujourd'hui, la PRIORITE de l'action politique, non pas la PRIMAUTE, qui doit être de l'action culturelle. J'irai plus loin en soutenant que s'agissant de la vision culturelle, celle-ci doit même avoir la priorité, non pas, encore une fois, sur l'action, mais sur la vision politique. Je ne dis, là, rien de neuf pour un marxiste qui a lu Marx. C'est celui-ci, en effet, qui, dans un texte posthume, intitulé LE TRAVAIL ALIENE et publié dans la REVUE SOCIALISTE (2), écrit : «L'animal produit uniquement sous la contrainte d'un besoin physique immédiat tandis que l'homme produit même lorsqu'il est libéré de tout besoin physique, et il produit vraiment quand il est affranchi de

(1) *L'Express*, 2 - 8 février 1976.

(2) 1947, p. 163.

ce besoin et seulement alors. L'animal ne produit que lui-même tandis que l'homme reproduit la nature toute entière. Ce que l'animal produit fait partie intégrante de son corps physique tandis que l'homme se dresse librement en face de son produit. L'animal oeuvre seulement à l'échelle et suivant les besoins de l'espèce à laquelle il appartient tandis que l'homme sait produire à l'échelle de n'importe quelle espèce et appliquer à l'objet la mesure qui est inhérente. C'est pourquoi l'homme sait également oeuvrer suivant les lois de la beauté». Tout cela pour dire que, dans l'ordre des priorités, du PRIMUM VIVERE, si la politique vient avant la culture, l'économie le fait aussi, mais que c'est la culture, c'est-à-dire le développement intégral de l'HOMO SAPIENS, qui est le but ultime. Pour quoi je dis que l'homme, c'est-à-dire son «activité générique» de CREATEUR, est au commencement et à la fin du développement. La société que prévoit le fondateur du «socialisme scientifique» est donc une société qui, grâce aux progrès des sciences, singulièrement de la technologie, portera la production à un tel niveau d'abondance que les hommes pourront, après quelques heures seulement de travail, consacrer le reste de la journée à l'activité générique de l'homme : à la CREATION «suivant les lois de la beauté».

Ainsi, loin donc d'être dépassée par les révolutions qui bouleversent actuellement le monde, voire les idéologies, la négritude s'insère dans la vision, le but du projet humain. C'est une entreprise semblable que tentait un militant de la BERBERITUDE dans un article publié dans LES TEMPS MODERNES de juillet 1973, dont le directeur n'est autre que Jean-Paul Sartre. «Lénine», affirme-t-il à l'appui de sa thèse, «qui oeuvra toute sa vie pour l'unité de la classe ouvrière de la Russie tsariste, représentée par plus de cent soixante dix nationalités, n'a pas hésité à prendre une position claire sur les problèmes culturels et linguistiques avant la prise du pouvoir par le prolétariat». Et de citer, parmi d'autres, à l'appui, ces lignes de Lénine : «Un Etat

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

démocratique doit reconnaître, sans réserve, la liberté totale des différentes langues et répudier les privilèges, quels qu'ils soient, de l'une de ces langues».

(1) Vous sentez combien cette phrase est actuelle, car, pour rester dans la francophonie, non seulement d'anciennes colonies, devenues indépendantes, comme le Sénégal, ont récupéré leurs langues sans, pour autant, répudier le français, mais, à l'intérieur même de l'hexagone, les Basques, Bretons et autres Occitans peuvent, le plus légalement de France, recouvrer, avec leur langue, leur héritage culturel. C'est ce phénomène, moderne, de la primauté du culturel que soulignait, le 15 novembre 1974, l'éditorialiste du journal de gauche LE MONDE, à propos du succès d'Arafat à l'ONU : «L'évènement montre à quel point les différends tenant à la race, aux nationalités et aux religions transcendent, en quelque sorte, les querelles politiques».

«...Selon les Egyptiens eux-mêmes, la civilisation de ces derniers, dans ses éléments essentiels, leur avait été apportée par les «Ethiopiens», inventeurs de la Religion et de la Loi, de l'Art et de l'Écriture».

Cependant nos contradicteurs, loin de désarmer, nous sortiront leur argument massue : « La négritude, c'est du RACISME ». Quand on accuse quelqu'un - un Américain par exemple - de racisme, il vous interroge : «Donneriez-vous votre soeur en mariage à un Nègre ? » Les fondateurs du mouvement - un Césaire, un Damas, un Nègre, un Price-Mars -répondraient qu'ils sont Antillais et, par définition, des métis. Nous pourrions répondre, nous Sénégalais, que, placés à la frontière des Nègre-Africains et des Berbères, nous le sommes aussi. Si je dénombre les membres de ma famille au sens africain du mot, jusqu'à mes neveux et nièces, en y englobant les épouses, époux et enfants, j'y constate, à côté du sang noir, si je puis m'exprimer ainsi, largement majoritaire, du sang blanc, voire du sang jaune, avec les trois groupes

(1) Lénine, Editions Sociales, Traduction Française, t. XX, p. 233.

O,A,B, et à côté de Musulmans, des Catholiques, des Protestants et des Juifs. Si au lieu de Nègres, nos contradicteurs accusaient des Arabes, mais surtout des Juifs, ceux-ci répondraient : «Comment pouvez-vous oublier toutes les souffrances que nous avons souffertes, tous les pogromes dont nous avons été les victimes, sans parler des fours crématoires ? ». Ce n'est pas à vous, Antillais, que j'apprendrai la longue souffrance des Nègres, qui a duré trois siècles et demi, avec 20 millions de déportés aux Amériques. Et vous savez que, malgré tout, nous sommes restés sans haine : que nous avons transformé la souffrance en joie et la longue plainte en chant : en oeuvre de beauté. C'est cela la NEGRITUDE.

Il n'empêche, dans les premières années du mouvement, au Quartier Latin, la négritude a été, volontairement je le reconnais, une sorte de ghetto moral, ghetto teinté de racisme dans la mesure précise où, dans l'enthousiasme du retour aux sources et de la découverte du Graal noir, pour parler comme Sartre, nous trouvions insipides les valeurs albo-européennes : la raison discursive, avec sa logique rigide et sa froide mathématique, avec sa nature plus vraie que nature et ses parallélismes symétriques, monotones. Et Césaire lança la bombe, qui explosa : 2 et 2 font 5 ! C'est cela aussi la négritude, où vous retrouvez symbiose et rythme.

Cependant, nous ne fumes pas longs à sortir de ce ghetto. J'ai dit ailleurs, et plus d'une fois, mon expérience personnelle. Et comment une méditation de deux ans dans les FRONTSTALAGS, comme prisonnier de guerre, m'en avait sorti : m'avait guéri du ghetto noir. Pendant deux ans donc, j'eux tout le loisir de méditer sur le «miracle grec» et, en aval comme en amont, sur les autres miracles qui l'avaient suivi, mais d'abord précédé, singulièrement sur la civilisation égyptienne, qui fut la mère de toutes les civilisations.

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

Je n'irai pas aussi loin que mon compatriote Cheikh Anta Diop, dont la thèse, connue, est que la civilisation égyptienne fut entièrement l'oeuvre des Nègres. Ce qui m'apparaît, en l'état actuel des connaissances scientifiques, c'est qu'elle fut, essentiellement, l'oeuvre des Noirs du type «éthiopien», lancés dans l'élan culturel qui, selon Pierre Teilhard de Chardin, maintint l'Afrique à la tête du progrès humain, depuis l'apparition de l'homme jusqu'au Paléolithique supérieur compris. Les Grecs, au demeurant, qui, d'Homère à Strabon, n'avaient cessé de faire l'éloge des «Ethiopiens», c'est-à-dire des Noirs, nous ont appris que, selon les Egyptiens eux-mêmes, la civilisation de ces derniers, dans ses éléments essentiels, leur avait été apportée par les «Ethiopiens», inventeurs de la RELIGION et de la LOI, de l'ART et de l'ECRITURE. On retrouve ce substrat négroïde tout autour de la Méditerranée et dans le Sud asiatique, du Moyen à l'Extrême Orient. Il reste que ce sont les apports de peuples nouveaux, comme nous l'a montré Alexandre Moret parmi d'autres savants - anthropologues - historiens - préhistoriens - qui ont permis à la civilisation égyptienne de s'épanouir et de durer, mais dans sa ligne, pendant quelque quatre mille ans.

Mais ce sont encore les Grecs qui nous offrent, peut être, l'exemple le plus fécond de métissage culturel. Ce sont eux, en tout cas, qui étaient l'objet privilégié de ma méditation dans l'enceinte des barbelés. Les Grecs qui, au témoignage d'Elie Faure, étaient arrivés sur les bords de la Méditerranée comme des hordes de sauvages : grands et la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux blonds. Et ils avaient trouvé là, nous dit Césaire, un peuple, des peuples, doux et polis, qui savaient sculpter et peindre, mais, auparavant, danser et chanter. Et ils s'unirent à ces Préhellènes qui, selon Jean Vercoutter, avaient «la peau d'un brun rouge souvent foncé»(1). Unis à ces Préhellènes, les Grecs

(1) *Egyptiens et Préhellènes (Maisonnette, Paris), p. 103.*

... la première civilisation européenne digne de cette expression, dont
... au 17^e siècle de l'ère chrétienne, fleuriront dans la Renaissance.
... celle-ci qui, avec la TRAITE DES NEGRES, marque
... les temps modernes, où les Nègres, malgré, à cause de la Traite,
... continuent de jouer le rôle que vous savez, et dont parle Jean-Paul
... dernières pages d'Orphée Noir. «Ainsi la Négritude», conclut-il,
... elle n'est pas seulement ni surtout l'épanouissement d'ins-
... elle figure le dépassement d'une situation définie par des
... Mythe douloureux et plein d'espoir, la Négritude, née du
... d'un Bien futur, et vivante comme une femme qui naît pour
... propre mort jusque dans les plus riches instants de sa vie;
... une fixité explosive, un orgueil qui se renonce, un ab-
... : car en même temps qu'elle est l'annonciatrice de
... elle demeure l'attitude existentielle choisie par
... et vécue absolument, jusqu'à la lie».

La Francophonie «... n'est rien d'autre qu'à l'échelle de la planè-
... l'entreprise de civilisation la plus moderne, qui
... les valeurs les plus contraires et partant, les plus fécondan-
... la chair et l'esprit, l'intuition et la discursion, l'émotion et
... le symbole et la logique, le discours et le chant rythmé».

Il faut conclure. Je crois, comme Jean-Paul Sartre, que «la négritude est
...»; je ne crois pas qu'elle cèdera la place à des valeurs nouvelles». Je crois, plus exactement, que, dans la CIVILISATION DE L'UNIVERSEL,
... avec le dernier quart du siècle, la négritude constitue -

ra, constitue déjà, je l'ai montré, un ensemble d'apports essentiels. Elle ne disparaîtra donc pas; elle jouera, de nouveau, son rôle essentiel, dans l'édification d'un NOUVEL HUMANISME PLUS HUMAIN, PARCE QU'IL AURA, ENFIN, REUNI, DANS LEUR TOTALITE, LES APPORTS DE TOUS LES CONTINENTS, DE TOUTES LES RACES, DE TOUTES LES NATIONS.

Heureux Antillais ! Si je suis venu à vous de mon Sénégal natal, pas si loin de vous que vous le croyez, car nous sommes, de l'autre côté de l'Atlantique, exactement aux mêmes latitudes, c'est pour aider à vous confirmer dans la fierté de votre SITUATION. Comme toutes les grandes civilisations qui s'épanouissent, les premières aux latitudes de la Méditerranée, là vôtre repose sur un substrat négroïde. Parmi les apports qui fécondèrent ce substrat, il y a, jouant un rôle majeur, ceux des Latins, singulièrement des Français, dont vous devez également être fiers : pour le rôle qu'ils ont joué, précisément, dans l'élaboration et l'édification de la Civilisation de l'Universel.

Je le disais l'autre année en donnant, à la Sorbonne, la leçon inaugurale de la chair de FRANCOPHONIE. Celle-ci n'est rien d'autre qu'à l'échelle de la planète, de la NOOSPHERE, l'entreprise de civilisation la plus moderne, qui réunit les valeurs les plus contraires et, partant, les plus fécondantes : la chair et l'esprit, l'intuition et la discursion, l'émotion et l'idée, le symbole et la logique, le discours et le chant rythmé. Et nous pouvons compter, nous comptons des Antillais parmi les plus grands ouvriers de cette REVOLUTION pour reprendre le mot de Sartre : un Saint-John Perse et un Paul Nizer, les Guadeloupéens, un Aimé Césaire et un Edouard Glissant, les Martiniquais, un Price-Mars et un Jacques Roumain, les Haïtiens, à côté d'une pléiade d'autres Antillais dans toutes les branches.

Tout cela pour vous dire que les vertus de la Négritude ne sont ni épuisées,

ni dépassées. Elles sont plus que jamais nécessaires au monde nouveau qui se lève à l'horizon de l'An 2000. Et, d'abord à la Francophonie, dont vous êtes partie intégrante. Je dis partie essentielle, parce qu'au carrefour des métissages. Encore une fois, pour reparler comme Césaire, «au rendez-vous du donner et du recevoir».

SOCIETE ANONYME DARBOUCO

185, Rue du Quai, Telephone : 2-2132 – Port-au-Prince

Equipement et Fournitures Agricoles

Tracteur Diesel «COCKSHUTT»

Charrues RANSOMES

SEMENCES KEYSTONE

Séchoirs à Café ADS

Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY

*Plaques fibro-Ciment ETERNIT pour toiture, plafond
et cloisons.*

*GLISSEZ - VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D' UN CONDITIONNEUR D' AIR*

WESTINGHOUSE

Téléphone : 2-2092 BOUCARD & CO , Distributeur

**A NEW YORK
PAN AM MET EN SERVICE L' AEROGARE
LE PLUS
EFFICACE DU MONDE :**

VOUS NE FAITES QU' Y PASSER.

**AVEC L' AEROGARE PAN AM
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT**

ni dépassées. Elles sont plus que jamais nécessaires au monde nouveau qui se lève à l'horizon de l'An 2000. Et, d'abord à la Francophonie, dont vous êtes partie intégrante. Je dis partie essentielle, parce qu'au carrefour des métissages encore une fois, pour reparler comme Césaire, «au rendez-vous du donner et du recevoir».

SOCIETE ANONYME DARBOUCO

185, Rue du Quai, Telephone : 2-2132 – Port-au-Prince

Equipement et Fournitures Agricoles

Tracteur Diesel «COCKSHUTT»

Charrues RANSOMES

SEMENCES KEYSTONE

Séchoirs à Café ADS

Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY

*Plaques fibro-Ciment ETERNIT pour toiture, plafond
et cloisons.*

*GLISSEZ - VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D' UN CONDITIONNEUR D' AIR*

WESTINGHOUSE

Téléphone : 2-2092 **BOUCARD & CO , Distributeur**

**A NEW YORK
PAN AM MET EN SERVICE L' AEROGARE
LE PLUS
EFFICACE DU MONDE :**

VOUS NE FAITES QU' Y PASSER.

**AVEC L' AEROGARE PAN AM
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT**

MAISON

N. ACRA FILS & Co.

50 années d'expérience au service d'une clientèle toujours satisfaite. Vêtements sur mesure - Uniformes chauffeurs, garçon d'hôtel... etc. Le plus grand assortiment de chemises, pantalons, pyjamas et sous vêtements d'Haiti

**NOS CLIENTS NE CONNAISSENT PAS ENCORE
L'INFLATION !**

LA BOITE A MUSIQUE

RAOUL DENIS

149, RUE DANTES DESTOUCHES,

Le plus grand choix de musique enregistrée sur disques, cassettes ,cartouches :

- Musique Classique , de danse, de folklore et de variétés (Haitienne, Française, Américaine, latino-Américaine)*
- Poésie, Théâtre, Diction*
- Instrument de musique Yamaha : Pianos, Orgues Guitares*

Appareils de reproduction sonore de grandes marques.

LE CENTRE D'ART
BERCEAU DE L'ART HAITIEN

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux et d'objets
d'art.

Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D' AVANCE BIENVENUE A TOUS

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute irritation et inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'Urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau
toutes les quatres heures.

JOSEPH NADAL & CO.

Distributeur Exclusif



Haiti

*L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES*

*Des vacances agréables
Une cure de repos près de la mer
où à la montagne
Des excursions toujours intéressantes :*

HAITI

*LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANCAISE DU NOUVEAU MONDE*

**Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haiti**

christophe , cuisinier, entre nature et culture

*(Un essai d'interprétation de «La Tragédie du Roi Christophe»
d'Aimé Césaire à la lumière des «Mythologiques» de C. Lévi-Strauss.*

«c'était un cuisinier, c'est-à-dire un ha-
bile politique». (Chr., Prologue, p. 15)

«Ogoun Badagry, c'est Nèg politique
oh !» (Chr., III, sc. 8)

par Lilian Pestre de Almeida. ()*

Si l'on fait un inventaire des mots se rattachant à la nourriture dans la Tra-
gédie du Roi Christophe on restera confondu devant la richesse et la variété
des exemples. Christophe est défini comme un «cuisinier», le pouvoir qu'on
offre où que l'on veut atteindre est un «plat», une «viande par trop creuse»,

(*) Instituto de Letras - Universidade Federal Fluminense - Rio de Janeiro - Brasil

«vide de sa substance», «de toute moelle», un «pouvoir sans croûte ni mie» (1). D'autre part on veut toujours «manger» que ce soit une marchande ou le pouvoir, les titres pleuvent et ils sont «gastronomiques à souhait» (2). Peu à peu on comprend que ce qu'on appellerait l'isotopie culinaire du texte couvre une aire assez vaste aux connotations différentes et que tous les personnages principaux se définissent par rapport au manger. D'ailleurs analyser un personnage par rapport à la cuisine reviendra à le définir par rapport au sexe et à la politique, et plus profondément, à la nature et à la culture. Or Lévi-Strauss nous a déjà instruits sur la morale que supposent les mythes de la cuisine, explicitation des rapports entre culture et nature, et de la vision profonde qu'une société fait d'elle-même. Nous renvoyons le lecteur aux trois tomes des MYTHOLOGIQUES (3) : l'opposition du CRU et du CUIT, qui a donné son titre au premier volume, était celle de la PRESENCE ou L'ABSENCE de la cuisine; au deuxième volume, le chercheur, supposant la cuisine présente, a inspecté ses ENTOURS : usages et croyances relatifs au MIEL, en deçà de la cuisine, et au delà, ceux qui concernent le tabac (c'est-à-dire les CENDRES); progressant dans la même direction, le troisième volume porte sur les CONTOURS de la cuisine qui ont un côté naturel (la digestion) et un côté culturel qui s'étend jusqu'aux manières de table en passant par les recettes. Mais essayons de grouper nos observations méthodiquement.

1. Nous utilisons le texte de *Présence Africaine*, 1970. Toutes nos indications de pages se rapportent à cette édition. Cf. *Chr.*, I, sc. I.

2. *Chr.* I, sc. 3, p. 32.

3. *LE CRU ET LE CUIT*. Plon, 1964 ; *DU MIEL AUX CENDRES*. Plon, 1967;

L'ORIGINE DES MANIÈRES DE TABLE Plon, 1968.

I.— LA NOURRITURE DU MALHEUR.

«Comer o pao que o diabo amassou».

(proverbe portugais) (4).

«BATTRE UN NEGRE C'EST LE NOURRIR», citait déjà LE CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL (5). Dans notre texte, la nourriture qui fait vivre (ou survivre) la race nègre est tout d'abord son malheur : déracinement, traite, esclavage, dissolution des liens familiaux, exploitation. Christophe veut transformer son peuple, «défoncer la vague de la honte», comme une revanche à cette nourriture du diable, «L'ACRE SEL BU ET LE VIN NOIR DU SABLE» (6).

Il est normal que chez ces anciens esclaves mal nourris, l'injustice sociale soit sentie et traduite en termes culinaires : ceux qui viennent présenter leurs revendications à Christophe «EN ONT ASSEZ DE MANGER DES PLANTAINS SAUVAGES ET DES MANGOTS AQUEUX» (7) et rejettent l'injuste distribution des vivres; Hugonin, le fou, chante ironique :

Une, deux, trois, quatre,
Une bouteille de clairin
pour les échevins
Du chocolat

4. *Avoir une vie particulièrement dure, avec beaucoup de travail.*

5. *Présence Africaine, 1971, p. 91.*

5. *Chr. I, sc. p. 63.*

7. *Chr. II, sc. 6, p. 94.*

pour le Conseil d'Etat
Pour les paysans du manioc
Pour le roi un maldioque. (8)

«A MANGER DE CE PAIN-LA / ON NE NOUS Y PRENDRA PLUS», chantent fatigués les ouvriers de la Citadelle (9). Bien que la sagesse des paysans affirme que les choses n'ont pas de goût (il est implicite qu'un homme sachant se résigner pourra toujours trouver du «goût» à tout malheur), car le goût est dans la bouche de celui qui mange : «C'est la manière de le prendre qui lui donne son goût, bonté ou mauvaieseté» (10). Hugonin, lui, insolent, conseille : «Le petit n'a rien du tout / Lèche le plat mon z'ami (11), car les grands ont plumé et se sont partagé la volaille.

Mais l'homme ne vit pas que de pain. C'est justement pour permettre la vraie nourriture - celle qui ferait des hommes libres et responsables - que Christophe fait travailler ses sujets comme des esclaves : il «servirait la liberté par les moyens de la servitude» (12), selon le «paradoxe» de Vastey. Le Roi veut résoudre les difficultés économiques de l'île et préparer l'avenir. «J'ai voulu leur donner LA FAIM DE FAIRE», dira-t-il près de mourir à Hugonin (13). Il est celui qui, refusant pour son peuple la résignation, la nourriture du diable et du malheur, essaie de susciter en lui une NOUVELLE FAIM pour une NOUVELLE NOURRITURE.

8. *Chr. II, sc. 6, p. 95.*

9. *Chr. II, sc. 8, p. 104*

10. *Chr. II, sc. 1, p. 74.*

11. *Chr. I, sc. 7, p. 52.*

12. *Chr. II, sc. 3, p. 80.*

13. *Chr. III, sc. 6, p. 138*

2.— LES BIENS QUE L'ON «MANGE» : le pouvoir et les titres, les femmes et les autres.

Le pouvoir est tout d'abord un plat que l'on MANGE. Mais il faut qu'il ait son suc et sa substance, qu'il ait l'attrait des «épices» et qu'il soit nourrissant. Sinon ce n'est pas le vrai pouvoir, mais une «viande par trop creuse», «vide de sa substance», et «de toute moelle», «sans croûte ni mie», «une rognure», «une râclure», ou alors une nourriture encore sauvage, sans préparation, un «âcre sauvageon» qui agacera les dents de celui qui mange (14). On participe au gouvernement dans la mesure où l'on accède au manger, chaque courtisan recevra un titre «gastronomique» : duc de la Limonade, duc de la Marmelade, comte de Trou Bonbon (15).

Il est révélateur que la prise du pouvoir de Christophe soit précédée d'une scène de foule ou des marchandes exposent sur le sol légumes, volailles, sucre et sel, entourées de «chaudrons recouverts de feuilles de bananiers et cuisant en plein vent» (16). De la même façon que Hugonin, le fou, voudrait donner l'assaut à la marchande qui lui offre des plats épicés, Christophe «prend» d'assaut la couronne. L'isotopie culinaire est, nous le verrons, parallèle à celle du sexe et l'explicitation de l'une aide à la compréhension de l'autre. De façon semblable, Pétion, perdant le pouvoir dans la République du Sud, est tout d'abord supplanté sexuellement par le jeune Boyer dans le lit de Melle. Joute; Christophe, paralysé, perdant contrôle de ses troupes, écoute son fou

14. *Chr. I, sc. 1* : la scène tout entière est particulièrement intéressante du point de vue «culinaire».

15. *Chr., I, sc. 3, p. 31.*

16. *Chr. I, sc. 2, p. 23.*

qui lui chante la chanson du CHAPON (17). D'ailleurs la défaite du héros sera confirmée par l'empiffrement de ses soldats qui BOUFFENT «les jambons du Roi» et LAPENT «le vin du Roi» (18). S'EMPIFFRER aux dépens du Roi, MANGER ce qu'il a accumulé, DISPERSER ce qu'il a engrangé est le signe de la victoire des autres sur Christophe. Hugonin dit au Roi : «Au Haut du Cap c'est la fête, les chaudrons des paysannes cuisent en plein vent, recouverts d'une feuille de bananier» (19). Il faut noter que cette phrase reprend - avec les mêmes mots - les indications scéniques de la scène 2 de l'acte I : le parallélisme y est évident de nouveau : Christophe a pris le pouvoir dans une grande fête populaire gastronomique, il perd le pouvoir en humant de loin les odeurs de la fête paysanne dont il est exclus. Dans les deux cas avec étalage de nourriture.

Vaincre un autre c'est manger «sa femme» ou manger «ses réserves alimentaires», c'est aussi le «manger» lui-même. Christophe dira à ceux qui veulent s'opposer à lui qu'il est INDIGESTE, qu'il ne se laissera pas avaler : «Attention Messieurs ! Christophe est un gros noyau. Et celui qui tente d'AVALER UN GROS NOYAU, faut-il du moins qu'il ait confiance dans la GROSSEUR DE SON GOSIER !» (20) Les adversaires qui attaquent le héros paralysé sont vus par lui comme «l'armée triste des TERMITES», «des VERS», «mous de corps, INSATIABLES DE GOSIER» qui dévoreront le Roi-arbre tutélaire (21). La chanson sibylline de Hugonin aux citoyens apeurés qui s'inquié-

17. Cf. Chr. III, sc. 6, p. 137.

18. Chr. III, sc. 6, p. 138

19. Chr. III, sc. 6, p. 139.

20. Chr. III, sc. 5, p. 134/135.

21. Chr. III, sc. 7, p. 145.

taient de la présence d'un bateau français tentant d'entrer dans le port , devient alors claire, ce bateau/baleine vient châtier (sa côle est pleine de «triques») en châtrant («elle va vous MANGER UN DOIGT») les nègres révoltés (22).

Le pouvoir exercé par un homme fort est souvent traduit en termes «sexuels» : avant Christophe, les haitiens ont dû «SUBIR Dessalines» (23). Nous comprenons ainsi que l'isotopie sexuelle du texte, tout en étant secondaire, permettrait de saisir plusieurs sens déjà suggérés par le contexte culinaire. Nous verrons en particulier qu'il y a 2 types d'hommes dans l'isotopie culinaire et sexuelle : celle des «séducteurs qui MANGENT les femmes et les biens sans souci des autres, et dispersent les forces du pays (Pétion, Boyer); celle des «pères», défenseurs du mariage stable, qui veulent les femmes pour être, non des amants, mais PERES DE FAMILLE, engrangeant pour l'avenir (Christophe); cependant ces PERES peuvent, eux aussi, châtrer les autres. Regardons quelques scènes en particulier qui nous paraissent intéressantes (1, 2, 3 et 4; Intermède I;II, sc. 1, 4; Intermède 2; III, 1).

Pour ne pas perdre du temps résumons nos remarques sur l'isotopie sexuelle et amoureuse;

a) L'amour n'est pas un thème important dans la pièce (Christophe et sa femme forment un couple légitime et leurs rapports ne sont pas érotiques: il n'y a pas de personnage féminin important , sauf Mme Christophe);

22. *Chr. I, sc. 2, p. 25.*

23. *Chr. I, sc. 1, p. 20.*

b) il y a une érotisation (superficielle) des rapports de Christophe avec les autres femmes : il aime à s'entourer de femmes et serait jaloux de leurs maris (cf. l'épisode de «la belle guerrière» «surprise par son Roi à lui faire des infidélités avec son général de mari» (24); mais toute son action vise à la **FAMILLE STABLE** (cf. I, sc.3 et 4; II, sc.4) et au bonheur de **L'AMOUR CONJUGAL** (cf. II, sc. 2, en particulier la romance d'Ourika);

c) plus intéressante est l'érotisation diffuse et profonde du héros vis-à-vis de son peuple : il s'identifie à l'Artibonite, le «papa-fleuve d'Haiti», rêve d'être le **PERE** de tous les haïtiens et d'avoir la **TERRE** indivise toute à lui.

Certaines de ces remarques vont de soi (la première et la seconde), la dernière peut surprendre et c'est sur elle que nous concentrerons notre intérêt. Que l'on regarde de près l'Intermède I, la présentation de l'Artibonite : le fleuve a la forme d'un sexe hermaphrodite, mâle et femelle en même temps. Il est la «langue de Haïti, le couloir qui vient de loin, au milieu des hautes terres sa plus profonde balafre, la tranchée vive où se mélangent sa parole la plus intime et son rang le plus secret». Cette forme ambiguë est **VIRILISEE** par Christophe qui s'identifie à l'Artibonite : c'est le «papa-fleuve de Haïti», il féconde, comme un mâle, la terre féminine. Il est violence, force, puissance masculines : il est le **SPERME** de la terre. Et c'est dans ce sens que Christophe s'identifie à lui : l'activité sexuelle du fleuve est orientée vers la fécondation, elle est donc culturelle. Le fleuve est encore «le secourable compère» qui «porte, comme pas un, le gaillard». Cette eau virilisée-sperme fécondé, embrasse et porte; ce fleuve est langue et sang, il s'invente des bras (et par là il s'apparente au constructeur, à l'homo faber). Son embouchure où le fleuve se jette dans la mer/mort présente 2 aspects qui sont aussi symboliques : c'est

24. *Chr., III, sc. 1, l. 121.*

«un solennel vol de flamants roses» et c'est aussi «un gros raffût» «de cochons sauvages dans la confusion de la mangle, du mancenillier et de la donnée visqueuse» (25). Il métaphorise Christophe et son aventure, sa réussite et son échec, son envol et son enlèvement.

Les scènes des paysans (II, I et Intermède 2) permettront de comprendre comment le père peut, dans son action civilisatrice, CHATRER ses enfants. De la scène I de l'acte II monte le chant d'amour pour la terre de deux paysans. Pour le premier paysan, Christophe est le père, dur et sévère parce qu'il aime le fils et «il a de l'orgueil pour le fils»; Pétion, au contraire, «est un bon homme qui laisse faire et laisse grainer», «c'est comme une mère qui gâterait le fils contre le père», installant le désordre. Le deuxième paysan voit dans une autre perspective : il veut la terre qu'il aime «comme on a une femme», et, dans ce sens, Christophe est celui qui châtre les autres, car il veut la terre indivise et à lui (26). Pour ce deuxième paysan, le Roi devrait avoir non de l'orgueil, mais de la «compréhension» (27). Tout cela nous rappelle le discours de Mme. Christophe comparant son mari à un arbre qui suce la sève des autres, «le gros figuier qui prend toute la végétation alentour et l'étouffe» (28). Christophe serait donc le mâle paternel interdisant la présence des autres mâles rivaux. Le dialogue des deux paysans éclaire indirectement le dialogue entre Christophe et la «belle Guerrière» : le Roi ne veut point briser un mariage, ni séduire la femme de son Général, mais affirmer que les femmes appartenant à leurs maris - sont liées aussi au Roi, de façon analogue, la terre à lui est celle de tous, et doit rester indivise ...

25. *Chr., Intermède 1, p. 65/66.*

26. *Pour cette terre indivise Christophe pourra donner des explications rationnelles, qui n'annulent pas notre analyse. Cf. Chr. III, sc. 1, p. 123.*

27. *Cf. Chr. II, sc. 1, p. 72 - 75.*

28. *Chr. II, sc. 7, p. 60.*

3.— LE REFUS DE LA CUISINE

«Vous avez tous quelque chose de laid au coin de l'oeil ou de la bouche. Tu l'as bien dit tout à l'heure, Créon, la cuisine. Vous avez des têtes de cuisiniers!» (Arnouilh, *Antigone. La Table ronde*, 1946, p. 98).

Le lecteur qui nous a suivis jusqu'ici lève immédiatement le problème : et Métellus, le chef des révoltés, où se situe-t-il ? Il a parfaitement raison. Métellus se sépare brutalement de tous les autres personnages de la pièce : il est l'homme sans femme (je veux dire sans maîtresse et par là il s'oppose à Pétion, sans épouse et par là il se différencie de Christophe) : il ne rêve que d'une vierge guerrière, LA FILLE ESPERANCE.

C'était elle la Folle qui hors-peur hélait notre sang timide
l'empêchant d'être pris dans la pouture ou l'aise
et la pitance» (Chr. I, sc. 5, p. 42).

De façon significative, ce qui confirme que sexe-nourriture-politique se relie, Métellus refuse tout compromis, toute «cuisine» : il est celui qui ne mange pas, qui a FAIM, qui voit «la pitance» comme déchéance, encroutement. Or nous avons déjà vu que la cuisine est une manière de dialectiser le réel : Métellus, comme Antigone, veut tout et tout de suite, et que ce soit pur et intègre : par là, il se révèle comme le vrai révolté, au sens où Camus l'entend. Il dit au moment de mourir :

« nous allions fonder un pays
tous entre soi !
Pas seulement le cadastre de cette île !
Ouvert sur toutes les îles !
A tous les nègres ! Les nègres du monde entier !
Mais sont venus les procureurs
divisant la maison
portant la main sur notre mère
aux yeux du monde la défigurant
trivial pantin piteux !
Christophe ! Pétion ! » (Chr., I, sc. 5, p. 43)

Chez lui aucune connotation érotique : pour lui toute femme est sacrée : vierge guerrière ou mère qu'on doit protéger et vénérer. C'est dans le giron de cette entité maternelle - Terre mère - qu'il veut se perdre. Il est non pas celui qui la féconde de son phallus, mais celui qui l'arrose de son sang «agraire».

Métellus est tout entier du côté de la nature et sa trajectoire le mène directement à la Mort (trajectoire semblable à celle d'Antigone et de Hémon dans la pièce d'Anouilh), tandis que Christophe et Pétion («procureurs») sont du côté de la culture : culture-aliénation chez le mulâtre et culture-enracinement chez le Roi nègre. L'un appartient au «cru», les deux autres au «cuit». Mais n'anticipons pas.

4.— NOURRITURE RITUELLE

Les produits alimentaires ne servent pas uniquement à nourrir. Ils servent à baptiser, oindre, fêter : ils sont utilisés dans toute une série de gestes symboliques qui, par une action magique, devraient amener une transformation

NUMERO 130

de l'être : l'eau PURIFIE; le sang sacrificiel FECONDE la terre d'où naitront plantes et /ou héros; le repas communiel UNIT;l'huile FORTIFIE.

Vastey sera BAPTISE NEGRE par Christophe, s'assurant un héritier selon l'esprit et maintenant la liste des « passeurs » et des « porteurs » : ainsi, comme avant lui, il y eut Toussaint, Dessalines, après lui, il y aura Vastey. Le baptême, théologiquement mort du vieil homme (ici mort du mulâtre, « esthéticien gourmé » (29) et naissance du nouvel homme (ici naissance du nègre), implique naissance à la nouvelle négritude.

La fête - le repas anniversaire - est le manger commun; le partage de la nourriture et le service du Roi (Christophe, renversant le cérémonial, sert ses courtisans) devront créer de nouveaux liens. Si ces liens n'existent point la faute est aux convives et non au Roi qui donne la fête.

L'onction - Christophe s'est fait « oindre d'un peu de graisse de cacao » (30) - est un autre rite de purification : le lavage par l'huile et surtout la consécration d'un corps à une tâche spirituelle. D'ailleurs dans la gagaire qui métaphorisait la lutte entre mulâtres et nègres, le coq Christophe terrassait le coq Périon dans un combat « pas naturel » : un paysan se demandait déjà : « Qu'est-ce qui me dit qu'on ne l'a pas enduit de graisse de couleuvre ou de malfini ? » (31). Oints, le coq et le Roi le sont, et cette onction leur assure leur force.

29. *Chr., I, sc. 3, p. 32.*

30. *Chr., I, sc. 3, p. 33.*

31. *Chr. Prologue, p. 11.*

Mais la vraie nourriture sera le sang versé dans un sacrifice agraire par Métellus (de lat. meto, celui qui doit être fauché). Cette nourriture est de type magico-symbolique : elle alimente et arrose la Terre-Mère, elle est source de nouvelle vie. Il est révélateur - à ma connaissance personne n'y a fait attention - que la scène de mort de Metellus précède celle du changement de Christophe qui abandonne la campagne militaire contre l'opinion de ses généraux (cf. I, sc. 6). Métellus dans son monologue avant de mourir, avait évoqué la Mère défigurée (v. p. 43); Christophe, à la page suivante (page 44), se MET A PARLER COMME LUI, sans qu'il y ait de liaison logique entre les deux épisodes et les deux personnages : «Hélas ! pauvre visage trop charpi de nos ongles». Le mythe de la mère défigurée par les luttes de 2 jumeaux y apparaît (cf. Esaü et Jacob luttant dans le ventre de leur mère (32)).

Il faut noter que :

a) les 2 personnages ne SE RENCONTRENT JAMAIS (33);

32. Cf. encore Agrippa d'Aubigné qui montre le parti catholique et le parti protestant sous les traits de deux jumeaux qui s'entre-déchirent dans le sein de leur mère, la France (Cf: Les Tragiques I, Misères, v. 97 - 130).

33. La non rencontre de certains personnages est à étudier : la disjonction est souvent plus passionnante que l'affrontement, la distance que la présence. Il y a des exemples révélateurs :

— en littérature portugaise, la non-rencontre absolue des 2 amants, le roi Pedro et Inès dans la pièce A CASTRO.

— chez un Musset, la non-rencontre de Marianne et Coelio, la non rencontre de la Cibo et de Lorenzaccio, 2 personnages dont la trajectoire est parallèle;

— chez Claudel, la distance entre Prouhèse et Rodrigue.

NUMERO 130

- b) Metellus (et non Christophe) est le héros pur, tragique (héritier direct du Re-
belle);
- c) Les deux forment un couple de jumeaux; leur langage parallèle le suggère;
- d) Metellus qui meurt et disparaît, exerce une influence souterraine sur
Christophe qui découvre sa vraie mission et décide de travailler dans «son
petit coin» (en employant le schéma de Bremmond (34) et dans un langa-
ge barbare on dirait que Metellus est un OBLIGATEUR et un INTERDIC-
TEUR de Christophe, et que son influence - souterraine - a des MOBILES
ETHIQUES).

5.- ENTRE CULTURE ET NATURE.

...«s'il faut élever ce peuple à la civi-
lisation (et je crois que nul n'a plus
fait dans ce sens que moi), il faut aussi
laisser parler le génie national». (Chr.
I, sc. 7, p. 53)

nous crions; de là que nous aspirons
à l'air, à la lumière, au soleil». (Chr.,I
sc. 7, p. 59).

34. LOGIQUE DU RECIT. Paris, le Seuil, 1973.

Nous avons suggéré il y a un moment que Metellus est «cru», c'est-à-dire du côté de la Nature, et que les autres personnages appartiennent au «cuit», c'est-à-dire à la Culture. C'était une manière très simplifiée de présenter les éléments de notre étude. La CUISINE est toujours médiation entre nature et culture et la CUISSON qui implique une transformation culturelle des produits naturels, peut se faire dans de différents degrés, avec ou sans intermédiaire de l'eau, de l'air ou de l'huile; avec ou sans un objet culturel (récipient ou échafaudage)) etc. Nous reviendrons plus tard au triangle culinaire de Lévi-Strauss en essayant de classer les personnages de Césaire d'après les différents degrés et types de CUISSON. Mais auparavant un travail s'impose, celui de dégager, d'après le texte de base, les rapports entre culture et nature. La tâche se complique non seulement parce que la définition de chaque mot est très ample, mais surtout parce que le dramaturge les emploie dans de très différentes acceptions.

Consultant le Littré, par exemple, nous pourrions grouper les différents sens du mot NATURE de la manière suivante :

- a) l'ordre établi, l'ensemble des lois dites naturelles;
- b) l'essence, les attributs, la condition propre d'un être ou d'une chose;
- c) la condition antérieure à toute civilisation;
- d) la constitution d'un corps vivant, le principe qui le soutient (quand on dit que «la nature s'affaiblit en lui» ou «payer son tribut à la nature», au sens de mourir).

Dans le premier cas, la Nature apparaît comme une autre forme du Sort ou de l'Histoire, et Christophe s'y oppose de toutes ses forces. Les Blancs ont affirmé que la nature des Nègres les vouait à l'esclavage, par des caractéristiques qui leur seraient «innées» (donc naturelles). Il était DANS L'ORDRE

DES CHOSES que les Blancs soient les maitres, et les Nègres leurs ESCLAVES. Se dire libre pour un Nègre, se vouloir libre en tant que Nègre, créer une Nation nègre est «L'insolite attentat», «le défi insensé» «contre le Sort, contre l'Histoire, contre la Nature» (35).

Le deuxième et le troisième sens se superposent dans le texte. Comme dans les Antilles la culture qui existe est d'emprunt, IMPOSEE par les Maitres Blancs, l'essence de l'être nègre est à redécouvrir, ayant été annulée par des siècles d'esclavage. Dans ce cas, l'entreprise de Christophe est, non un retour à l'état de Nature, mais une quête de la nature nègre à partir de laquelle pourrait se créer une vraie culture nègre.

Dans le quatrième cas, la nature est ce qui soutient la vie et elle apparait comme une forme de l'absurde quand elle terrasse le Roi au milieu de sa lutte. Elle est un ennemi aveugle et sans pitié. Le Roi voit sa paralysie comme une trahison de «la nature imbécile» (36).

Ce qui existe donc au départ est :

- a) une Nature dénaturée par l'esclavage sur laquelle se développe une Culture inauthentique imposée par les Blancs, et qui, après l'indépendance, se fait de plus en plus parodique surtout chez les mulâtres qui prennent la place des Blancs et font les Blancs «sur le dos des nègres» (37). Cette Culture

35. *Chr. I, sc. 7, p. 62.*

36. *Chr. III, sc. 3, p. 129.*

37. *Chr. II, sc. 3, p. 84.*

aliénante se caractérise par le masque et le JEU (faire semblant, faire comme si) **CONSCIENCIEUX ET GRAVE**, et son but inavoué est d'être plus Blanc que les Blancs.

b) un désir d'accéder à une Culture enracinée qui soit le développement d'une Nature encore à redécouvrir. Mais comme il n'y a pas de base - pas de Culture sans Nature - on est obligé d'improviser, et de partir du JEU, de l'**IMITATION** de quelque chose qu'on connaît, donc la Culture Blanche. Ce faisant, Christophe ne s'identifie guère à Pétion, car son JEU est capable de créer, son imitation **N'EST PAS SERVILE** et se caractérise par un entrain, une force, un plaisir nouveaux: le jeu peut être source de vérité et d'authenticité dans la mesure où il est exercé lucide et surtout soucieux attentif des tendances jusqu'alors insoupçonnées.

Que les rapports entre Nature et Culture soient extrêmement délicats à définir, le langage courant nous en avertit. Il suffit de réfléchir un instant sur des proverbes aussi simples que **l'HABITUDE EST UNE SECONDE NATURE**; ou ambigus et contradictoires comme la paire contrastive **NATURE PASSE NOURRITURE** et **NOURRITURE PASSE NATURE** (c'est-à-dire que tantôt la nature prévaut sur l'éducation, tantôt l'éducation sur la nature). Christophe dialectise ces rapports confiant tantôt en la nature / intuition, tantôt en la nourriture / éducation.

Tout cela nous permet de comprendre que les nègres antillais sont en porte à faux : leur nature a été dénaturée par la Culture Blanche qui leur impose l'esclavage et la Culture à laquelle ils peuvent accéder est celle de leurs Maîtres, aliénée et aliénante. Le travail (et tout travail est entreprise culturelle) à faire sur eux est de leur faire découvrir leur « pierre » intérieure et de leur permettre de construire petit à petit une culture qui ne soit pas violation d'une Nature-essence.

Christophe est par excellence CUISINIER parce qu'il établit les rapports, jette des ponts entre ces différentes NATURES et veut construire les bases d'une vraie CULTURE nègre. Il refuse, dans une longue tirade, l'idée d'égalité des hommes

«S'il y a une chose qui, autant que les propos esclavagistes, m'irrite, c'est d'entendre nos philanthropes clamer, dans le meilleur esprit sans doute, que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a ni Blancs ni Noirs. C'est penser à son aise, et hors du monde, Madame. Tous les hommes ont mêmes droits. J'y souscris. Mais du commun lot, il en est qui ont plus de devoirs que d'autres. Là est l'inégalité. Une inégalité de sommations, comprenez-vous : A qui fera-t-on croire que tous les hommes, je dis tous, sans privilège, sans particulière exonération, ont connu la déportation, la traite, l'esclavage, le collectif ravalement à la bête, le total outrage, la vaste insulte, que tous, ils ont reçu, plaqué sur le corps, au visage, l'omni-niant crachat ! Nous seuls Madame, vous m'entendez, nous seuls, les nègres ! Alors au fond de la fosse ! C'est bien ainsi que je l'entends. Au plus bas de la fosse. C'est de là que

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

Remonter de la «fosse» c'est d'abord atteindre l'état de Nature : l'air ,la lumière, le soleil. Le désir d'une Culture qui soit le développement et le Couronnement de la nature reconquise prend naturellement l'image de l'ARBRE. Plongeant ses racines dans la Terre/Nature, il portera la floraison et les fruits d'une culture enracinée. Dans la lutte de Christophe, les moyens employés pourront déformer les résultats : mais le but recherché n'est pas oublié un seul instant. La rencontre de la vraie nature (la nature nègre oblitérée et perdue) doit se faire à tâtons, dans une longue quête infernale : Christophe s'entoure d'Africains, jeunes pages rachetés au négrier, et veut à travers eux renouer les liens avec l'Afrique. Son activité se dédouble : elle est imitation CONSCIENTE et innovatrice d'une cour européenne, elle est retour progressif et INTUITIF a des survivances africaines (Christophe, plus ou moins chrétien, se dirige à la fin vers les LOA d'Afrique).

Mais comme il faut faire vite et on n'a pas le temps d'attendre et de PLANTER, Christophe se veut HOMO FABER (père fabricant d'hommes, potier, ouvrier du feu, constructeur) essayant de recréer les hommes : car «le matériau humain lui-même est à refondre» (38). Vastey le voit «avec ses formidables mains de potier, pétrissant l'argile haïtienne», sentant, «la flairant, la ligne qui serpente de l'avenir» (39). Mme. Christophe l'avertit contre le danger qu'il court : à force de tout faire, il châtre les autres, comme le figuier maudit étouffe la végétation qui l'entoure. Mais le Roi rejette les pru-

38. *Chr. I, sc. 6, p. 50.*

39. *Chr. I, sc. 3, p. 32.*

dences de sa femme et s'acharne à construire un «paraclet» qui permettra le «réveil» de la race à elle-même, «à sa force occulte» (40). Son effort - il le sait - ne peut avoir que 2 résultats : tout briser ou mettre tout debout, le Chaos (avec sa liberté qui est le néant) ou la Construction avec sa liberté responsable. Ainsi il refuse la sauvagerie, l'anarchie de l'amour libre, l'indolence, la résignation, la facilité, exigeant sans cesse un travail sur soi et sur les éléments. Avant lui, il n'y avait pas un état de nature, mais une nature vidée et avilie, de la «MERDE» réitère le texte. Il lui faut tout refaire. «Refondre» l'homme. «Refaire la terre. Gouverner l'eau». (41)

6.— EN CONSOMMANT LE TRIANGLE CULINAIRE DE LEVI-STRAUSS.

«la cuisine d'une société est un langage dans lequel elle traduit inconsciemment sa structure, à moins que, sans le savoir davantage, elle ne se résigne à y dévoiler ses contradictions». (Lévi-Strauss, *Mythologiques III*, p. 411).

En essayant d'adapter le triangle culinaire de Lévi-Strauss aux personnages de la TRAGÉDIE DU ROI CHRISTOPHE, nous pourrions dire que Metellus

40. *Chr. I*, sc. 7, p. 62.

41. *Chr. II*, sc. 6, p. 94.

passé directement du CRU au POURRI. Tandis que tous les autres personnages appartiennent au CUIT (Mme.Christophe se caractérisant par le BOUILLI, les mulâtres, Pétion et Boyer par le ROTI, Christophe par le FUME) (42). Mais comme il y a 2 natures (Nature-essence et Nature dénaturée) et 2 cultures (Culture aliénée et Culture nègre), tâchons d'explicitier les rapports de chaque personnage avec elles. Lévi-Strauss écrit :

«répondant aux exigences du corps et déterminée dans chacun de ses modes par la manière particulière dont, ici et là, l'homme s'insère dans l'univers, placée donc entre la nature et la culture, la cuisine assure plutôt leur nécessaire articulation. Elle relève des deux domaines, et reflète cette dualité dans chacune de ses manifestations». (Mythologiques, III, p. 405).

Metellus appartient au CRU, car il ne «consomme» rien et vit dans les «sentiers sauvages», dans les monts et dans les creux, sous la pluie et la rosée, parmi les épines, il a sans cesse faim et referme ses plaies avec le «manioc

42. Nous supposons lues les pages de Lévi-Strauss in *l'Arc*, No. 26, 1965, texte modifié et repris in *MYTHOLOGIQUES III*, p. 396-422.

amer», il refuse POUTURE, AISE, et PITANCE. Rejetant la culture aliénée des mulâtres et la nature dénaturée des anciens esclaves, il se tourne vers la Terre-Mère qu'il arrose de son sang agraire, OBEISSANT au rythme naturel selon la «régence et la transe de l'impérieuse conquête». Sa trajectoire est d'une netteté parfaite : vivant seul dans la nature, c'est-à-dire, CRU, il accepte de mourir, sans transiger, passant directement au POURRI. Son mouvement est la chute : il DESCEND («j'ai buté», «dévalant», «je veux tomber»), s'enfonce, plonge dans la Terre-Mère, selon la loi naturelle du SI LE GRAIN NE MEURT (43). Le mouvement général de Christophe, son jumeau opposé, est L'ASCENSION : il est celui qui monte (comme Lumumba d'ailleurs, présente obsessivement comme oiseau) : son «chemin avait nom : Soif-de-la-Montagne», dira Vastey (44). La pièce tout entière se centre sur cette dialectique du cru / cuit, de la chute / ascension, du plongeon dans la Terre-Mère / soif de la Montagne. Il n'y a pas exclusion, mais complémentarité : d'ailleurs Christophe lui aussi deviendra SEMENCE dans la pierre. L'un, chtonien, S'ETEND sur la Terre, l'autre, prométhéen, se met DEBOUT (45) contre le sort qu'on a fait à lui et aux siens.

Mme Christophe appartient au BOUILLI, forme essentiellement FEMININE de cuisson (par un double procès de médiation : par l'eau et par le récipient concave qui rappelle d'ailleurs le ventre), capable de conserver toute la substance de la nourriture. Elle se définit comme la «simple femme», la «bon-

43. *Chr. I, sc. 5, p. 41-43.*

44. *Chr. III, sc. 9, p. 152.*

45. *Mot essentiel dans la bouche du Roi, les exemples en sont nombreux*

ne négresse» qui dit «à son mari attention». Avant tout, elle est MERE. Prudence et économie, protection des enfants et respect du temps sont ses caractéristiques. L'arbre qu'elle imagine comme modèle pour le Roi est ROND ACCUEILLANT, comme le giron maternel (46). Après la mort du Roi, pauvre vieille, elle GLANERA (activité encore typiquement féminine d'économie méticuleuse) le nom de son mari (47). Comme femme, elle s'approche de la Terre, de façon significative, elle plaint Christophe qui n'a pas été enterré, couché, en contact avec la Grande Mère

Pétion, Boyer, les mulâtres d'une manière générale, appartiennent au ROTI, viande sophistiquée, très cuite à l'extérieur, crue à l'intérieur, forme de cuisson imparfaite et superficielle, typiquement masculine, aristocratique (car elle suppose, à l'inverse du BOUILLI, perte et destruction de la matière), rapidement périssable (ne présentant guère les effets durables du FUMAGE). Dans la pièce, le ROTI est proche de la nature (non pas de la Nature-Essence, mais de la nature dénaturée par la culture blanche) et correspond à la Culture superficielle et inauthentique. Cette culture-masque est symbolisée en particulier par la scène où le maître de cérémonies apprend aux Nègres à MARCHER NATURELLEMENT, sans «les pieds africains» ni «les bras créoles» (48) elle est si fausse qu'elle se veut NATURELLE (elle est l'être du mensonge voulant paraître l'être naturel). Pétion est son homme et comme tel, les plus lucides le rejettent : un citoyen le voit comme une «couille mol-

46. *Chr. I, sc. 7, p. 58 - 60.*

47. *III, sc. 9, p. 152.*

48. *Chr. I, sc. 3, p. 36.*

e» (49) (au contraire du viril Christophe), un paysan comme «mauvaise mère» (50) (au contraire de Christophe PERE). Traître de la race, il se révèle prêt à tout trafic pour qu'on reconnaisse sa «blancheur». -Il est aussi la FACILITE, qui cache beaucoup de mépris. Metellus le définit comme «sceptique hautain» (51) : il éprouve envers les autres le mépris qu'un Blanc «poli» et «civilisé» pourrait avoir pour des Nègres incultes. Sa bonne éducation le blanchit encore à ses propres yeux. Il «tamise», selon le mot de Christophe (52), ses phrases et revendique la liberté qui est celle d'agir, lui mulâtre bien élevé, comme un Blanc «libéral» et «individualiste».

Lui aussi MASQUÉ DE BLANC, Boyer est son successeur. C'est un «fréluquet dont le seul exploit est de s'être vautré dans le lit de Pétion» (53) Il prononce un discours digne d'un ultra français : «Soldats de la République, vous êtes aussi les soldats de Dieu» (54). Il est vrai qu'un ultra métropolitain, réagissant contre la Révolution française et ses «séquelles», dirait «Soldats de la Monarchie», mais peu importe : Monarchie jadis là-bas, République ici en Haïti, sont des étiquettes commodes pour garantir les privilèges d'une minorité (aristocratie de l'Ancien régime, aristocratie des mulâtres).

Quant à Christophe, résumons les résultats acquis par les analyses précédentes : il refuse à la fois la Nature dénaturée (indolence, résignation, insouciance, passivité) et la Culture mulâtre (masque inauthentique utilisé par des

49. *Chr. I, sc. 2, p. 26.*

50. *Chr. II, sc. 1, p. 43.*

51. *Chr. I, sc. 5, p. 43.*

52. *Cf. Chr. III, sc. 1, p. 75.*

53. *Chr. III, sc. 7, p. 145*

54. *Chr. III, sc. 7, p. 140.*

mulâtres qui ont honte de leurs origines), et tente de permettre une Culture authentique qui soit l'épanouissement de la Nature retrouvée (au lieu de se «blanchir» culturellement comme Pétion, il «s'africanise»). Anti-chasseur et anti-séducteur, il est agriculteur, homo faber et père : il tâche de mettre quelque chose dans la terre; sème et engrange; il FAIT les hommes de l'avenir. Cuisinier, il veut des plats faits avec des produits du pays, gardant leur substance et leur moelle, nourrissants et épicés. Toute son activité s'oriente vers le développement et la conservation de la négritude, entendue comme **FLORAISON CULTURELLE DE LA NEGRITUDE NEGRE**. Ce souci de durée et d'intégrité caractérise le procédé du FUMAGE, mode de cuisson lente, profonde et régulière.

Mais Christophe est **PRESSÉ** aussi et lutte contre le temps. Sa défaite, provoquée par l'épuisement de ceux qui l'entourent, paraît inévitable mais elle permet une nouvelle inversion : l'échec du héros est la condition de sa victoire. Lévi-Strauss a montré que le FUMAGE exige la destruction de l'objet culturel qui l'a permis, c'est-à-dire du boucan ou échafaudage. Dans ce sens, la destruction de Christophe-échafaudage s'imposait, et grâce à sa mort, il pourra s'identifier à son jumeau opposé, devenant lui aussi SEMENCE (non de la Terre, mais de la pierre).

Le texte de Lévi-Strauss nous aidera à le comprendre :

«Tout se passe donc comme si la jouissance prolongée d'une oeuvre culturelle entraînant, tantôt sur le plan du rite tantôt sur celui du mythe, une concession faite en contrepartie à la nature : quand le résultat est durable, il

faut que le moyen soit précaire et inversement» (Mythologiques, III, p. 405).

Pour que l'action du FUMAGE de Christophe soit réussie il faut que l'homme subisse l'attaque de la nature (paralysie) et accepte de mourir. Lévi-Strauss note encore : «la transfiguration du fumé en être naturel ne résulte pas de l'inexistence du boucan, mais de sa destruction volontaire» (55). De façon révélatrice, Christophe fumé deviendra être naturel (SEMENCE) par son SUICIDE VOLONTAIRE.

Son exemple permettra un long MURISSEMENT de sa race. Le texte de la scène finale est révélateur : arrivé en haut de la Citadelle, le corps du Roi mort s'alourdit de plus en plus. Un des porteurs dit : «C'est pt'ête qu'il est de plus en plus roi. Faut dire que c'était un grand arbre». L'autre réplique : «Avez-vous remarqué comme tout le long du chemin, son corps tirait par l'icitt'. Maintenant c'est le contraire : Son poids c'est sa parole. Faut savoir la comprendre». C'est là, DANS LA PIERRE, qu'il devra «frayer» sa route : à l'inverse de celui-qui-devrait-être-fauché, il ne revient pas à la Terre, mais s'élève encore : «te revollà roi debout», lui dit Vastey (56). Il est le PASSEUR de la nature à la culture et de la culture à la nature.

55. *Mythologiques*, III, p. 406.

56. *Chr.* III, sc. 9, p. 14^o - 153.

CONCLUSION.

«Donnez à mes mains puissance de modeler» (CAHIER, *Présence Africaine*, 1971, p. 121).

«mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement» (ib., p. 123).

L'étude de la «cuisine» dans LA TRAGÉDIE DU ROI CHRISTOPHE permet de mieux situer la pièce dans la dramaturgie de l'auteur et de mieux dégager son originalité parmi les autres pièces; elle est sans doute la pièce la plus dialectique du théâtre césairien. Sa comparaison avec les pièces qui la précèdent (ET LES CHIENS SE TAISAIENT) ou qui la suivent (UNE SAISON AU CONGO, UNE TEMPÊTE) est intéressante à plus d'un égard.

Comme les chefs congolais, les héritiers de Dessalines se divisent en plusieurs tendances : le «mulâtre» Pétion, le «rebelle» Metellus, le «cuisinier» Christophe, mais le couple Metellus/Christophe - que nous avons dégagé et mis en relief - dans ses itérations (révolté pur / révolutionnaire, refus du compromis et de la pitance / acceptation d'une «cuisine», retour à la Nature / construction d'une Culture, plongeon vers la Terre-Mère/ prise d'assaut du ciel etc.) disparaît d'UNE SAISON AU CONGO. Celle-ci est tout entière mouvement ascensionnel de l'oiseau tué en plein vol; le personnage de Kalalubu qui pourrait faire contrepoint à l'oiseau-Lumumba est connoté trop négativement (et trop pauvrement) par le souvenir de la médiocrité (réelle) de Kasa-vubu pour qu'il puisse, dans l'univers théâtral, faire du poids auprès de Lumumba : son monologue de l'acte II, sc. 7 manque d'envolée et de résonances mythiques : c'est tout simplement un vieillard jaloux et réactionnaire qui parle. Malgré certains traits communs des héros contraux (vaincu-vain-

queur, mobilisation pour le travail, souci de construire l'avenir), Lumumba semble d'une seule pièce, comparé à la complexité et à l'humanité de Christophe (vraiment «biface», héros tragique et comique).

Il faut noter aussi que, dans la pièce qui précède la TRAGÉDIE DU ROI CHRISTOPHE, deux mondes, s'opposent de façon radicale et irrémédiable : celui de l'architecte Blanc, bâtisseur, homo faber dont chaque pas est une conquête, une spoliation, un contresens et un attentat, celui du Rebelle qui est indignation et révolte, souffrance et communion, intuition. Opposition qui réapparaît d'ailleurs dans la dernière pièce en date de Césaire, entre Prospero et Caliban, rivés l'un à l'autre, mais INCOMPATIBLES. Or chez Christophe naît le désir d'être lui aussi homo faber, ingénieur, bâtisseur, potier, fabriquant, sans que pour cela il s'identifie au Blanc : c'est un Nègre qui élargissant le champ existentiel de la Négritude et tout en restant fidèle à son essence essaie de CONSTRUIRE (ce qui semblait auparavant action «blanche») SANS VIOLER LA NATURE. Le héros rêve d'une rencontre multiraciale de dons, porte l'espoir que c'est aux Nègres de construire un nouveau monde, harmonieux et humain.

Il faut noter encore que le Rebelle et l'Amante, le Récitant et la Récitante gardaient le souvenir du passé d'AVANT les Blancs - un monde d'eau courante, lavé, fertile, plein de fraîcheur végétale et originelle-, ils pouvaient donc se référer à une Nature mythique; Christophe, lui, ne peut pas revenir à la nature parce qu'elle n'existe guère, il faut «faire» une Culture et, dans ce faire, «éveiller» et «redécouvrir» une Nature PERDUE jadis. Le personnage le plus proche du Rebelle, dans la TRAGÉDIE DU ROI CHRISTOPHE est Metellus, pas Christophe. Celui-ci représente déjà un effort de médiation et de synthèse entre l'homo faber et l'agriculteur, les caractéristiques des nègres et le désir conscient de fonder une nation, entre Nature et Culture. Dans ce sens, il est le

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

plus riche de virtualités parmi les personnages césairiens (je ne dis pas que la pièce soit la plus belle ou la plus importante), échappant à l'IDEALISATION HEROIQUE qui marque le Rebelle et Lumumba : c'est, sans doute, dans cette perspective qu'il faut comprendre et étudier le comique du personnage, moyen de maintenir la tension entre héros / homme, roi/ ancien esclave. Pièce brechtienne, LA TRAGEDIE DU ROI CHRISTOPHE atteint le niveau de complexité et de conscience de GALILEE : les personnages principaux sont profondément didactiques par leurs contradictions, leurs succès et échecs grandeur et bassesse, générosité et vulgarité, et la pièce, plus ambiguë qu'on ne l'a vu parfois, métaphorise sans cesse la dialectique des fins / moyens, pensée / action, comique / tragique, jeu / authenticité, nature / culture.

Lilian Pestre de Almeida

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.

- | | |
|-------------------|--|
| 1. CESAIRE, Aimé | LA TRAGEDIE DU ROI CHRISTOPHE
Présence Africaine, 1970. |
| 2. GREIMAS, A. J. | SEMANTIQUE STRUCTURALE. Paris,
Larousse, 1966, 262p. |
| 3. BREMOND, C. | LOGIQUE DU RECIT. Paris, Ed. du
Seuil, 1973, 350 p. |

4. LEVI-STRAUSS, C.

MYTHOLOGIQUES I. LE CRU ET LE
CUIT. Paris, Plon, 1964.

5. -----

MYTHOLOGIQUES II. DU MIEL AUX
CENDRES. Plon, 1968.

6. -----

MYTHOLOGIQUES III. L'ORIGINE
DES MANIERES DE TABLE. Plon, 1968.

*«Bell femm, cé bel malheu»
dit le proverbe créole*

*mais celle qui sort de l'Institut de Beauté Paule Duncan
est heureuse ... et rend heureux*

**INSTITUT DE BEAUTE
PAULE DUNCAN**

61, Avenue des Dalles (Petit Four)

Port-au-Prince

VALERIO CANEZ & CO.

Port-au-Prince, Haiti w.i.

Cable: VALCANEZ

Telephone:2-0636

Boite Postale:243

DISTRIBUTEUR DES PRODUITS

GENERAL ELECTRIC

*International
General Electric Co Inc.*

*E.I. Dupont de Nemours
& CO.INC.*

Radios s
Hi -Fidelity
Freezers
Réfrigérateurs
Cuisinières Electriques
Chauffe-Eau
Moteurs
Appareils de climatisation
Ampoules Electriques
Appareils de Rayons-X
Appareils Thérapeutiques
Stérilisateurs
Metabolor
Tables et Lampes d'opération
Materiel Electrique
Lustres et Appliques Electriques

Films de Rayons-X

Produits Chimiques

Blaupunkt-Werke

Radio-Phono Radio Auto

Winpower Mig. Co.

Générateurs Diesel et Gazoline

The Permunt Co.

Appareil de Purification d'eau

Ampex Corporation

Magnetophone Stéréophonique

**UN STYLE UNE DIMENSION
A LA MESURE
DU BUDGET DE TOUTE FAMILLE
LES REFRIGERATEURS GENERAL ELECTRIC**

VALERIO CANEZ ET CO. : distributeur pour Haiti

LA GALERIE D'ART

« THE RED CARPET »

Pétion-Ville - Rue Américaine - Tel. 7449

PRESENTE EN PERMANENCE

*les oeuvres des peintres et sculpteurs les plus célèbres
d'Haiti*

*Toute la culture haïtienne y est exprimée avec une in-
tensité rare dans des coloris magiques par des artistes
de toutes les provinces, appartenant aux écoles typi-
ques du terroir.*

EPICERIE RIGAUD

28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

*vous offre les articles suivants :
Vins, Conserves, Provisions alimentaires
toutes sortes de produits de beauté .*

PRIX AVANTAGEUX

Ford est un nom connu dans le monde entier.
Depuis de nombreuses decennies F O R D est synonyme
de solidité et de rapidité.

vous avez besoin d'un véhicule automobile, et bien,
adressez-vous à F O R D.

Remettez-vous à une maison qui a l'expérience
des véhicules automobiles, qui vous assure un service
stable et qui met à votre disposition un stock de pièces
de rechange constamment renouvelé.

Voyez la maison LUCIANI, BEHRMANN & CO,
Distributrice pour Haiti des produits
FORD MOTOR CORPORATION.

RODOLPHE SOLAGES

Propriétaire du

« MARKET ST. PIERRE »

Angle des rues Daguin et Grégoire,
Pétionville

vous offre les articles suivants :

Provisions alimentaires, Poissons,
Volailles, crustacés.

Boucherie — Charcuterie — (Self-Service)

COIN D'ART PAINTINGS

Exposition Permanente

Travaux d'Art en tous genres

Artiste Peintre

Joseph JACOB — DIR. Propriétaire

Commerçant, étudiants, résidents, touristes pour vos
voyages, achetez vos tickets à

CAP-TRAVEL SERVICE

Un personnel courtois et entraîné y est à votre entière
disposition.

CAP-TRAVEL SERVICE

Compétence, Sérieux, Rapidité.

Agence de Voyage

15, Avenue Marie-Jeanne

Cité de l'Exposition

Port-au-Prince

Banque
Nationale
De la
République
D'Haïti

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son service de :

LOCATION DE COFFRES - FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDEPENDANCE

ET EN TOUTE SECURITE

AVEC DISCRETION

ET CONFORT

**! Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE .
et votre PATRONAGE.**

pour faire

bonne

impression

rien

ne

vaut

L'IMPRESSION

HENRI

DESCHAMPS

**frédéric marcelin ,
premier romancier féministe
des caraïbes**

par Yvette Tardieu FELDMAN

Avant d'évoquer la question du féminisme dans les romans de Frédéric Marcelin, il faut rappeler que la projection littéraire de la femme chez les écrivains caraïbes revêt un aspect paradoxal : alors que l'Antillaise est célébrée par ses poètes dès la fin du dix-neuvième siècle, elle n'accède que très rarement au rôle de protagoniste chez ses compatriotes romanciers. On explique généralement cette carence d'héroïnes par la subordination de la femme dans la société insulaire, subordination camouflée en poésie, mais que le roman à vocation réaliste - prédominant en littérature caraïbe - peut difficilement ignorer.

Jusqu'à présent les personnages féminins se voient encore confinés dans des emplois subalternes. C'est ce que confirment à nouveau deux ouvrages récents (1975) signés par des auteurs de renommée internationale, LE RECOURS A LA METHODE du Cubain Alejo Carpentier qui retrace sur un ton allègre et cinglant. les aventures baroques d'un dictateur latino-américain typique, version 1900-1930, et GUERILLAS du Trinidadien V. S. Naipaul,

NUMERO 130

récit cruel, sarcastique et glacé qui dénonce les idéologies aux prises dans une société caraïbe en stagnation. Bien entendu, les vedettes de ces satires politiques sont masculines et les femmes, complices ou victimes, demeurent en retrait.

Quelques héroïnes à part entière ont néanmoins fait leur apparition chez les nouvelles romancières caraïbes, groupe minoritaire d'où se détachent la Barbadienne Paula Marshall (*THE TIMELESS PLACE, THE CHOSEN PEOPLE*) et la Martiniquaise Simone Schwartz-Bart (*LA MULATRESSE SOLITUDE*). La femme occupe alors, exceptionnellement, la fonction de narratrice ou bien reçoit le traitement dû à un sujet privilégié. Mais l'exploration de la condition féminine, telle qu'elle est vécue en milieu insulaire, reste peu fréquente même de nos jours.

A cet égard l'oeuvre romanesque de Frédéric Marcelin est celle d'un précurseur, non seulement en domaine haïtien où la démonstration n'est plus à faire, mais aussi dans le contexte général de la littérature caraïbe dont le répertoire trilingue est encore mal connu. La sympathie de l'écrivain pour la femme haïtienne, doublement exploitée au niveau de la classe et du sexe, ne trouvera d'écho parmi ses confrères anglophones que dix ans plus tard, chez le Jamaïcain Herbert de Lisser dont le roman *JANE'S CAREER* est le premier ouvrage d'expression anglaise consacré à une destinée féminine caraïbe, ce qui rend inévitable sa mise en parallèle avec *MARILISSE*. Dans l'état présent de nos recherches, il semble que Frédéric Marcelin devance également ses collègues hispanisants, plus tardifs à rendre hommage à la «majorité silencieuse» des opprimées.

Sans prétendre retracer l'évolution du personnage féminin chez Frédéric Marcelin - ce qui demanderait une longue étude -, signalons cependant que

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

son rôle dans l'intrigue s'affirme en fonction inverse de l'importance accordée aux thèmes politiques. Dans **THEMISTOCLE EPAMINONDAS LABASTERRE**, roman centré sur la course au pouvoir, la mère et la fiancée-accessoire ne peuvent influencer la conduite du héros lorsqu'il défie l'autorité en un geste futile qui lui coûte la vie. Les valeurs étroites, mais solides, de Madame Labasterre sont pourtant présentées sans moquerie : ce sont celles de la petite bourgeoisie haïtienne commerçante des années 1880, économe, honnête, travailleuse, dévouée aux siens, soucieuse des rituels, d'une religiosité touchant à la superstition. Devant cette espèce condamnée, l'attitude de l'auteur est respectueuse et nostalgique - il avoue du reste dans ses mémoires le rappel autobiographique. Zulma, à peine esquissée, incarne une créature passive, éperdue d'admiration pour son prince volage dont elle excuse les trahisons avec empressement. Mais après la mort de Labasterre, la timide fiancée durcie par la douleur se métamorphose en furie vengeresse et l'on s'attend, sur la base du titre, à voir triompher la première héroïne haïtienne dans **LA VENGEANCE DE MAMA** (Stella est allégorique plutôt que romanesque).

Faux espoir, car la nouvelle Zulma n'est qu'un démarquage hâtif des stéréotypes européens, calqués sur le modèle de la Vierge Séductrice prenant au piège de la sexualité le monstre responsable du meurtre du bien-aimé. Conformément aux clichés du mélodrame, une fois justice faite, elle n'a plus de raison de survivre à son idole : son immolation par le feu parachève l'empoisonnement du scélérat lubrique en une parodie involontaire des dénouements d'Opéra. Pareil scénario interdit toute profondeur aux participants et s'accommode mal du programme de reconstruction politique qui s'y trouve inséré : le mélodrame et l'utopie font mauvais ménage. Désireux de répondre à ses détracteurs haïtiens qui avaient blâmé le nihilisme de l'ouvrage précédent, Marcelin sacrifie son héroïne au profit du message constructif qu'il tient à dispenser avec un optimisme de commande. Tout au plus pourrait-on suggé-

NUMERO 130

cer qu'en éliminant le tyran pour des motifs strictement personnels, Zulma, bien que dénuée de conscience politique, fonctionne à son insu comme instrument de progrès, car elle rend possible l'accession au pouvoir d'un candidat honnête et capable. Mais ce serait lui faire la part encore trop belle.

C'est avec Marilisse que Marcelin projette son personnage féminin le plus complet, vu selon des éclairages différents à divers stades de sa destinée, car l'auteur passe de l'amusement complice, style Anatole France, à l'objectivité du réaliste pour terminer sur un ton de compassion flaubertien. A la fin de sa vie l'humble lessivière, contrepartie de Félicité (UN COEUR SIMPLE), représente un demi-siècle de servitude; ses modestes ambitions furent celles de Gervaise (L'ASSOMMOIR) et elle a incarné dans son adolescence le type de la tentatrice involontaire, délicieuse invite au péché, telle l'accorte Catherine chère à Jérôme Coignard. Tous ces parrainages littéraires français servent de caution à une matière spécifiquement haïtienne qui doit être rendue assimilable au public étranger, amateur d'exotisme, mais dont les habitudes ethnocentriques ne sauraient être bousculées. MARILISSE est la variante tropicale d'un sujet auquel le lecteur français de 1900 se trouve déjà sensibilisé par une génération d'écrivains : la destinée d'une femme du peuple qui assume seule la lutte pour la vie. Indéniablement novateur par sa mise en oeuvre dans le contexte littéraire haïtien, le féminisme de Marcelin se rattache, de toute évidence, aux grands courants français de l'humanisme, bourgeois, libéral et sceptique; aussi est-il plutôt constat que revendication, sympathie éclairée que remise en question.

En ce qui concerne le code bourgeois de moralité sexuelle, Marcelin partage l'irritation d'Anatole France contre le double standard qui permet aux hommes une totale licence tandis qu'il exige des femmes abstinence ou fi-

délicé matrimoniale. Visant les mêmes cibles que l'ironiste français, il se moque avec entrain des petits bourgeois puritains qui prêchent aux vierges nubiles les austères vertus de la chasteté. Amateur de paradoxe démystificateur, il fait du «péché» une source de libération pour Marilisse : la jeune servante aurait sans doute accepté la servitude à vie si son amant, découvert sur les lieux en pleine nuit, n'avait été menacé de prison par le maître indigne.

Mais l'auteur haïtien s'adresse aussi aux particularismes de sa propre société. Sur le plan esthétique, il célèbre la beauté de la Vénus noire dont la splendeur physique n'est pas, en ses propres termes, matière de convention ou de couleur, aussi refuse-t-il de souscrire à la fameuse déclaration de la Sulamite (*nigra sum sed formosa*) parce qu'elle trahit un sentiment d'infériorité. Défendant le plaçage contre ceux qui affectent de n'y voir qu'un concubinage dégradant réservé aux masses ignares, il la présente comme union libre, accompagnée d'obligations réciproques et profondément enracinée dans l'histoire nationale. Il signale que l'idôlatricie de l'enfant est un trait commun aux mères haïtiennes, quel que soit leur niveau social, mais que la durée de cette fixation varie selon leur statut financier. Il montre l'importance de la solidarité féminine dans le prolétariat urbain, tant sur le plan économique que psychologique, car l'équilibre des personnages féminins est en raison directe de leurs rapports amicaux avec d'autres femmes, tandis que leurs relations avec les hommes s'avèrent fragiles et de nature exploitative. À ce propos les réflexions amères de la misanthrope Zézé trouveraient aujourd'hui un écho inattendu chez certains porte-parole du mouvement de libération féminine. Dans les scènes finales du roman on voit s'affirmer dramatiquement la responsabilité de la femme devant la faillite des partenaires masculins, pris en charge par l'héroïne dont le seul souci est de durer assez longtemps pour protéger leur existence lamentable.

Carrefour d'influences, livre inégal où Marcelin n'apporte aucune solution au problème de la langue parlée - crucial dans ce cas, vu le choix du milieu, MARILISSE n'en demeure pas moins un témoignage exceptionnel, malgré son «réalisme» revu et corrigé à fins d'exportation, et l'un des premiers classiques du féminisme caraïbe.

AGENCE DE VOYAGES

55, Avenue Marie Jeanne, 55

IBO – TOURS

Cité de l'Exposition

Port-au-Prince, Haiti

Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un service rapide, pour un voyage sans problème, voyez IBO TOURS où un personnel courtois et entraîné vous aidera à éliminer tous vos soucis.

IBO – TOURS : Compétence – Sérieux – Rapidité

CONJONCTION, Revue Franco-Haitienne

A VOTRE SERVICE

TOUS LES SERVICES DE LA

BANQUE

NATIONALE

DE

PARIS

INTERETS SUR COMPTES D'EPARGNE : 6%

SUR DEPOTS A TERME JUSQU'A 8%

Rue du Quai, Port-au-Prince Boite Postale : 2323

TEL. 2-3966 ... 2-3969

Bureau de Change: Aéroport François Duvalier

Agence du Cap-Haitien, 17 Boulevard Tel. 693-8811 - 693-8531

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE

PALME

VEVEY

POPULAIRE

CREME

Avant de laisser Haiti ne manquez pas de visiter

«BALIND'JO » SHOP

L'endroit où vous pourrez faire le meilleur usage du dollar:
Paille, pite, écaille de tortue, acajou, poupées indigènes.
Nous avons un Service d'emballage, et nous prendrons
soin de l'embarquement, si cela peut vous aider.

FABRIQUE ET MAGASIN
47, Ruelle WAAG
Port-au-Prince, Haiti

Mme Blémur MAIGNAN
Directrice

l'afrigue des rois de roger dorsainville

par Roger GAILLARD

Dans l'imaginaire haitien, l'Afrique occupe une place prépondérante. Conversant avec un de mes amis cultivateurs, de cette terre si loin géographique-ment de nous, j'eus un jour la curiosité de lui demander où il plaçait l'Afrique. Il me répondit avec la certitude tranquille des sages : «Mais l'Afrique, c'est Haiti». De ce pays réel dont nous fûmes arrachés, notre peuple a ainsi fait un territoire illusoire dont par le cœur il n'est jamais sorti.

Durant longtemps, l'attitude de notre bourgeoisie et des intellectuels trop aveuglément à son service, fut, on le sait, différente. L'indestructible filiation avec nos ancêtres de la lointaine contrée fut niée, et il fallut la parole obstinée de l'Oncle, de Price Mars, pour forcer cette fraction pérorante de notre population à regarder les choses en face. Les choses ? Son passé, sa culture présente, et jusqu'à son propre visage.

Mais nous habitons un pays de «simulacres», dit Hibbert. Nous sécrétons à l'endroit et de travers, le «merveilleux», constate Lamartinière Honorat. Aussi les vérités des années 30, diffusées, acceptées et universalisées, ne tardèrent pas à se dissoudre, à leur tour, dans la mythologie. Jusqu'à maintenant, nombre de nos penseurs petits-bourgeois portent en eux, avec une sincérité émouvante, une Afrique de la fable, où, dans la paix des savanes, comme jadis nos pères, vivraient aujourd'hui des hommes unis et sans péché.

Or en Afrique comme ailleurs, derrière l'Africanité culturelle, dont les éléments aisément se recensent, il existe l'implacable opposition des intérêts matériels, et donc l'antagonisme des groupes humains qui les soutiennent ou les défient. Et donc les classes.

Si réelle que soit l'africanitude, elle ne saurait masquer la division primordiale, celle entraînant et commandant tout le reste. D'un côté, les producteurs de richesses, encadrés de leurs alliés et défenseurs. De l'autre les pillards de richesses, entourés de gardes et de porteurs d'encens. Dans la république deux nations donc. Deux Afriques. Celle du peuple et celle des princes.

Notre compatriote Roger Dorsainville, dans un roman sorti cette année, a choisi de nous présenter la seconde, exploiteuse et criminelle, «L'Afrique des Rois». (1)

VOIES ET DEVELOPPEMENT.

Le conflit se déroule là-bas, au sein du continent noir, dans une quelconque «république de cacahuètes». Les plantations produisent la fève; l'usine,

(1) Union Generale d'Editions. Collection 10 x 18. Livre de poche. 125 pages.

hier anglaise, aujourd'hui américaine, en extrait de l'huile; les actionnaires de New-York récoltent le profit, et le gouvernement local maintient implacablement l'ordre.

Tout est à sa place. Sauf que les ouvriers et leurs familles, agglutinés autour de la raffinerie, vivent au moyen-âge, et que de jeunes techniciens, sans rien changer aux structures, veulent apporter le mieux-être au peuple.

La bataille, perdue d'avance pour nos réformateurs, se déroule autour d'un programme concret, chiffré, détaillé, baptisé «Plan de salut». Ils recruteront des alliés dans l'usine même, comme dans le gouvernement. En effet, dans l'entreprise, les soutiendront, avec flamme, un couple d'Américains braves et sentimentaux, et le directeur anglais, passé de leur côté par dépit de voir l'expansionnisme de Londres évincé par celui de Washington. Et au coeur même du pouvoir d'Etat, ils s'appuieront sur le premier ministre, calculateur, on-doyant, et finalement sans courage.

Le «Plan de Salut», techniquement irréprochable, sera liquidé par le nouveau «manager» venu de New York, ainsi que par le président de la république, partisan du «progrès à petits pas», c'est-à-dire soucieux de ne pas déplaire aux maîtres.

L'équipe des techniciens, dans l'usine et le village, sera démantelée. Ils étaient quatre Africains, deux couples. L'un des hommes sera effacé par la police; l'autre sera l'objet d'un attentat au poison. Les deux femmes seront refoulées dans la communauté séculièrement docile de leurs soeurs.

Est-ce un roman de l'échec ? Cet effort de quatre intelligences, éclairées et citoyennes. n'aura-t-il servi à rien ? Dans sa sobre préface, le romancier

propose une réponse optimiste : «Il y a toujours, derrière chaque histoire, une histoire nouvelle à quoi elle n'a servi que de prologue».

Dans les dernières pages, l'un des Africains, Martin, ayant échappé à son meurtrier, esquissera, en effet, une voie, pour lui, nouvelle : se mêler au peuple, force qu'il avait méconnue, non pour le libérer d'en haut, mais pour lui fournir les moyens de se libérer par lui-même. Le projet initial du technicien est renversé : il n'y a de libération populaire que par l'activité directe du peuple. Il faudra maintenant lire Che, Fanon, Torres, conclut-il ...

LA DIVISION HORIZONTALE

Il y a donc deux Afriques antagonistes.

La première est «l'Afrique des rois, souvent inavouable, cruelle», laquelle, même revêtue des oripeaux de la «soi-disant démocratie centraliste, est toujours l'Afrique des Rois» (p. 57). Ces princes, opprimant leurs peuples et leurs cadres, trouvent forcément, au-delà de la couleur de la peau, des alliés sûrs, inconditionnels. Des alliés de classe.

Voulant enseigner à Martin, trop idéaliste le «b-a-ba» de la politique africaine, son ami, le premier ministre, énonce avec un sombre humour, «Nous n'avons pas besoin de docteurs. S'il nous en fallait, nous embaucherions un Blanc, ou solliciterions l'assistance internationale» (p. 51).

Quant à l'autre Afrique, elle est à l'exacte ressemblance de tous les peuples opprimés. Non seulement par la misère et par l'accoutumance désarmante à la misère, mais par la couardise aussi, par l'agenouillement devant le fouet le-

vé, par le refus encore des entreprises prétendant trop aventureusement la libérer.

Et voici, martelée par le romancier, la formulation de cet axiome millénaire : «Les pauvres, les nus, croient dans les vainqueurs (dans les chasseurs) revenant chargés de dépouilles. Il ne croient pas dans les principes, quand il faut être vaincu à cause des principes» (p. 84).

La division verticale entre «blancs et noirs» tend donc, aujourd'hui en Afrique, à céder le pas à une coupure plus radicale, celle qui, horizontalement, chevauchant les teintes épidermiques, rassemblent les mêmes porteurs d'écus et leurs gardiens, et les mêmes porteurs d'outils et leurs alliés.

Cette similitude est patente pour les intellectuels petits-bourgeois du Tiers-Monde, qui peuvent, eux, à tout moment, choisir l'exode. L'un de ces techniciens, ayant décidé, dans le roman, de rester au pays (mais pourquoi faire ?) interroge ainsi un de ses pareils : «Vous, moi et quelques autres, privilégiés par les circonstances, nous sommes parvenus au point d'être transférables n'importe où, où nous attendraient chaires et privilèges. Cela ne nous rend-il pas en partie étrangers à ce monde-ci essentiellement intransférable ? » (p. 21)

Après son échec, dont l'une des raisons aura été son isolement de ses frères du village qu'il voulait sauver, Martin méditera sur la nature de ses rapports passés avec eux : Nous avons pris soin de vivre au milieu d'eux, à peine différents. La différence était pourtant visible dans les livres, l'appareil radio, le réfrigérateur, la cuisinière. Mais Martin se flattait qu'elle paraissait naturelle de gens qui étaient revenus au pays après avoir vu le monde» (p. 87).

Il faut donc, pense-t-il, dans la lutte nouvelle, effacer la différence ? Com-

ment ? dans quel type inédit de relations ? «C'est à étudier, répond Dienabà l'une des Africaines. Pourtant une chose est sûre, l'Occident, par suite de multiples contingences, détient aujourd'hui la science mise en livres. «Nous devons avoir la connaissance, on ne peut retraiter en deçà», poursuit notre héroïne. Qui ajoute avec clarté à propos des «maitres» de l'Europe : «Que voulons-nous de nos moniteurs ? Leur science».

NECESSITE ET LIMITATIONS DU «NON».

Mais tout est là : comment prendre ceci et refuser cela : Comment accaparer le savoir de l'autre, et ne pas devenir autre ? Question vitale, pour la résolution de laquelle il n'est point de recettes toutes faites, mais seulement quelques principes, lesquels, dans chaque cas concret («C'est à étudier»), pourraient servir de guide.

«Je ne suis pas sûre, dit Dienaba, que les livres doivent s'accompagner d'un changement radical du style de la vie. Nous devrions tous, dans l'instant, être occupés à déterminer la frontière ou dire NON à certains changements». Et finalement, cette science, ce savoir indispensable, il faut veiller, conclut notre héroïne, à ce que «ceux qui auront passé cette frontière, ne nous reviennent pas étrangers !»

Changer, mais changer quoi ? L'interrogation reste ouverte. D'autant plus que, dans le roman, le ministre indigène qui décide l'empoisonnement du technicien indigène trop progressiste, utilise la magie indigène, élément de cette culture indigène, porteuse donc AUSSI de négativité Le spectacle hideux au

cours duquel la mise à mort est arrêtée, est l'un des passages les plus saisissants de l'ouvrage.

Pourtant, dans le Tiers-Monde, s'est créé, et doit continuer de se construire, «Un nouveau type d'élite citoyenne, formée par la technique mais profondément enracinée dans son identité première» (p. 20).

CHEMINEMENT D'UNE CONSCIENCE.

A travers ce roman, «L'Afrique des Rois», j'ai admiré chez Roger Dorsainville, à côté de l'homme de coeur, l'écrivain de talent, et, plus important encore que ce dernier, le penseur de bonne foi.

Voici le musicien du verbe, évoquant «le passage subtil du royaume torride du soleil, aux brises miséricordieuses» (p. 58).

Voici le peintre, notant une métamorphose, au moment où dans le bureau de son patron, la jeune Hadiama, secrétaire irréprochable, venant de l'ombre, traverse un rayon de soleil : «Sa robe orange y flamba, créant un double irréel» (p. 36).

Et voici le statuaire, montrant, à l'heure du déjeuner, et selon la coutume africaine voulant que, d'une demeure à l'autre, les mets préparés s'échangent, - voici donc le statuaire donnant vie à une «procession de fillettes cambrées dans leur timidité, et offrant les plats dont elles étaient couronnées» (pp. 87 - 88).

Quant au penseur de bonne foi, je l'estime pour le passage effectué, de

telle affirmation de sa «Lettre aux Hommes clairs» de 1946, à une déclaration sarcastique d'un des politiciens africains de son dernier livre.

Voici la citation ancienne :

«Et si le peuple doit être à nouveau blessé; s'il doit être à nouveau crucifié, que ce soit du moins par l'un des siens. Alors il montrera ses blessures et dira : «C'est dans la maison de mes frères qu'on les a faites», - et il en ressentira peut-être une espèce de consolation». (Dans «Lettre... p. 10).

Et voici la petite phrase amère, mise dans la bouche d'un premier ministre de là-bas, professeur de morale politique : «Quand il s'agit de nègres, le roi nègre tue en toute insouciance» (p. 51).

Livre qui ébranle, «L'Afrique des Rois» est aussi un livre qui exalte. Il y circule le feu ...

HOMMAGE A LEON LALEAU .—

Le romancier et poète haïtien Léon Laleau, âgé aujourd'hui de quatre vingt quatre ans, a reçu en juin dernier la cravate de Commandeur des Lettres et des Arts de France, la plus haute distinction que la France puisse accorder à un écrivain francophone.

PRIX HENRI DESCHAMPS.—

Le prix littéraire Henri Deschamps a été décerné à l'unanimité du Jury pour la première fois en avril dernier à la romancière Alice Hippolyte pour son manuscrit «Ninon Ma Soeur». Le concours pour l'attribution du «Deschamps 77» est ouvert à la maison Deschamps, Avenue J.J.Dessalines. La date limite de remise des manuscrits est fixée au 15 janvier.

MORT D'ADRIEN MARTIN.—

Le professeur Adrien Martin, membre de la mission universitaire française en Haïti de 1947 à 1958, est mort à Pétionville le dimanche 9 mai, après une longue maladie. Professeur à l'Institut Français, directeur par intérim, brillant conférencier aux mardis de l'Institut, et collaborateur de Conjonction, Adrien Martin

s'était à la veille de sa retraite établi en Haiti où il fonda le Collège qui devait ensuite devenir le cours Alexandre Dumas.

Dans un «Hommage à Adrien Martin» paru dans le Nouvelliste du 17 mai 1976, le Dr Pradel Pompilus qui a étroitement collaboré avec le Professeur Martin à l'Ecole Normale Supérieure et à l'Institut Français écrit : «Adrien Martin compte parmi les cinq ou six professeurs français qui au cours de ces trente dernières années ont le plus marqué la jeunesse haitienne et contribué le plus efficacement à la formation de nos cadres».



nouvelles publications haitiennes

une bibliographie

Les productions littéraires occupent encore la première place. Les spécialistes haitiens des sciences sociales, humaines, pures et appliquées produisent peu et publient rarement. Il faudrait penser à faire publier les meilleurs mémoires présentés par les étudiants de l'Université d'Etat d'Haiti, qui très souvent, n'ont pas la possibilité de publier les résultats de leurs recherches.

Le club des Amis du livre Haitien et les Editions Fardin continuent l'oeuvre combien louable de reproduction d'oeuvres de nos meilleurs écrivains d'hier, oeuvres qui étaient introuvables pour la plupart.

Les publications en langue créole sont de plus en plus nombreuses. Les écrivains créoles font découvrir à plusieurs d'entre nous les charmes et les richesses d'une langue que parlent tous les haitiens,

charmes et richesses qu'inconsciemment ou consciemment un trop grand nombre avait durant longtemps contestés ou méconnus.

Littérature (Roman, poésie, critique)

BERROU, Raphaël et. Histoire de la Littérature haitienne illustrée par les textes. Port-au-Prince, POMPILUS, Pradel Editions Caraïbes, 1975, 2 t.

BERVIN, Antoine : La vie étourdissante de Jean Lucksa, Le roi des veinards, Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haiti, 1975, 226p. (récit)

CHASSAGNE, R. : Mots de passe. Québec, Editions Naaman 1976, 64 p. (poèmes).

COURTOIS, Félix : Scènes de la vie Port-au-Princiennne. Port-au-Prince. Imprimerie des Antilles, 1975. 225 p. (roman)

DAUPHIN, Marcel : Flammèches. Port-au-Prince, Fardin, 1976 62 p. (poèmes)

DEVIEUX DEHOUX : L'Amour, oui. La Mort, non. Québec, Editions Naaman 1976, 134p. (roman)
Liliane

DORVAL, Gérald Etudes, romans et peintures. Port-au-Prince, Fardin, 1975, 122 p.

- GOUSSE, Edgard J.T.** : *Jeux de sang pour une corvée noire. Port-au-Prince, Fardin 1975 (poemes).*
- JEAN, Eddy Arnold** : *Pour une littérature haitienne nationale et militante. Lille, Jacques Soleil, 1975, 181 p.*
- JOSEPH, Gérard A.** : *Chrisalide. Port-au-Prince, Henry Deschamps, 1975, 62 p. (poèmes)*
- LAMOTHE, Louis** : *Hableme de Amado Nervo. Port-au-Prince Fardin, 1975. (critique littéraire)*
- LARGE, Josaphat** : *Nerfs du vent. Paris. Pierre Jean Oswald, 1975, 136 p. (j'exige la parole) (poèmes)*
- MORPEAU, Hélène** : *Médailles féminins d'Haiti. Poèmes suivis d'autres divers inédits. Port-au-Prince, Imp. M. Rodriguez, 1975, 190 p.*
- NUMA, Edgard N.** : *Clercina Destiné New-York, French Printing and publishing, 1975, 183 p. (roman)*
- PAUL, Cauvin L.** : *Nuit sans fond. New York, 1976, 56 p.*
- PHILOCTETE, Raymond** : *Minichronique, Port-au-Prince, Fardin, 1975, 189 p. (essai)*
- POMPILUS, Max** : *Echo nouveau. Dans les sentiers de l'ère*

contemporaine. Port-au-Prince, Imprimerie M. Rodriguez, 1975, 58 p. (poèmes)

TROUILLOT, Hénock : *Dimensions et limites de Jacques Roumain*
Port-au-Prince, Fardin, 1975, 206 p. (critique littéraire)

VALLES, Max : *Nouvelles pages. Port-au-Prince, Les presses Port-au-Princiennes 1975, 134 p. (theatre)*

VILFORT, Lyonel : *Manne cordiforme, Port-au-Prince. Fardin 1975 (poèmes)*

Sciences Sociales et Humaines.

ALEXIS, Gerson : *Vodou et Quimbois. Port-au-Prince. Fardin. 1976. 70 p.*

ANTOINE, Max A. : *Une ombre tutélaire qui veille sur la cité. Port-au-Prince, Deschamps, 1975, 188 p.*

LUCIEN, Bernard : *Mass-Média et développement. Port-au-Prince, Fardin, 1975, 171 p.*

GASTON, Dalton B. : *L'origine de l'homme. Voie scientifique.*

Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haiti, 1975, 257 p.

MASSENA, Denyse : *La femme dans le droit. Port-au-Prince, 1975.*

MATHURIN, Augustin : *Bicentaire de la fondation de Port-au-Prince, Imprimerie des Antilles, 1975, 262 p.*

MONTAS, Michèle : *Haiti. Tahiti, les Editions du Pacifique, 1975, 128 p. (Ples)*

PHILIPPE, Jeanne : *Classes sociales et maladies mentales en Haiti. Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haiti, 1975, 355 p.*

ZAMOR, Rémy : *Manuel d'Histoire. La révolution de St-Domingue de 1789 à 1804. Port-au-Prince, Imprimerie Centrale, 1975, t. 1*

Art Culinaire.

MAYARD, Louise et : *Cuisine des pays chauds. Port-au-Prince, MORAVIA, Adeline Deschamps, 1975, 241 p.*

Reproductions.

- CHARLES, Carmin : *Contes des tropiques*. Port-au-Prince, Fardin, 1975, 124 p.
- LALEAU, Léon : *Le choc. Chronique haïtienne des années 1915-1918*. Port-au-Prince Editions de l'an 2000, 1975, 202 p. (Club des Amis du livre Haïtien)
- MARCELIN, Frédéric : *Au gré du Souvenir*, Port-au-Prince, Fardin, 1975, 198 p.
- ” ” : *Thémistocle Epaminondas Labasterre*. Port-au-Prince, Fardin, 1976.
- MENOS, Solor : *L’Affaire Luders*. Port-au-Prince, Editions de l’an 2000, 1975, t. 1 (Club des Amis du livre Haïtien).
- ” ” : *L’Affaire Luders*, Port-au-Prince, 1976 t. 2 (Club des Amis du livre Haïtien).
- ROUMAIN, Jacques : *Gouverneurs de la rosée*. Port-au-Prince, Fardin, 1975,
- ” ” : *La Montagne ensorcelée* , Port-au-Prince, Fardin, 1975.

Bilinguisme.

FOMBRUN, : *Comment transformer le vocabulaire fon-*
Odette Roy : *damental créole-français. Port-au-Prince,*
1975, 54 p.

Ouvrages publiés en créole.

CADET, Luckner : *Prins Abbé (roman) Port-au-Prince, Bon*
Nouvèl, 1975, 24 p.

CASTERA, Georges et: Konbèlan. Montréal. Editions Nouvelle
WAH, Bernard : *Optique 1976, 200 p.*

CELESTIN-MEGIE, : *Lanmou pa gin baryè. Port-au-Prince,*
Fardin, 1975, 200 p. (roman)

ETIEN, Jan Mari : *Manzè Bolèt. Port-au-Prince. Bon Nouvèl,*
1975, 84 p. (tèyat)

” ” : *Onnè lijièn, Respè Lasanté (tèyat) Port-*
au-Prince, Bon nouvèl, 1975, 24 p.

FRANKETIENNE : *Dézafi. Port-au-Prince, Fardin, 1975, 312*
P. (roman)

- JEAN-BAPTISTE* , : *Chouichoui gran chimin. Port-au-Prince, Bon Nouvèl, Boukan, 1975, 41 p. (pouézi)*
Pauris
- ” ” : *Dézièm kout flach sou 300 proveb Dayti Port-au-Prince, Bon Nouvèl, Boukan, 1975, 71 p.*
- NUMA, Nono* : *Général Rodrig. Port-au-Prince, Bon Nouvèl, 1975, 62 p. (téyat)*
- PARIZO, Jean* : *Mak avèk chan. Port-au-Prince, Imprimerie la Phalange, 1975, 156 p.*

Wilfrid BERTRAND

ERRATA

Dans le numéro de «Conjonction» de décembre 1975, lire, comme titre de la nouvelle de Félix Courtois, «Nuits de Port-au-Prince» au lieu de «Les Nuits de Port-au-Prince».

A la première page de la nouvelle, 1er paragraphe, ligne 5, lire : «partions à la recherche du plaisir. Nous avons de vingt à vingt cinq ans, et c'était pour nous une aventure merveilleuse; ces flâneries nocturnes par certains quartiers du Morne-à-Tuf ou par les ruelles accidentées du Bel-Air dont beaucoup sont encore de véritables coupe-gorge».

CONJONCTION, Revue Franco-Haitienne

Dans ce même paragraphe, à la fin, supprimez : «sages que voyions, auxquels nous prêtions une âme simple et bonne».

A propos de «l'enquête sur les bibliothèques haïtiennes (décembre 1975) publiée dans le No. 127 - 128.

1. *Le Code Henri a été acheté des héritiers d'Adhémar Auguste pour la bibliothèque Nationale sous le gouvernement de Dumarsais Estimé selon la loi du 2 septembre 1947 ouvrant au Département de l'Education Nationale un crédit de 6.500 gourdes consacrée à l'acquisition de ce document rare et précieux. (voir le moniteur No. 75 du 11 septembre 1947 dans «Bulletin des lois et actes» Août - décembre 1947 - p. 59).*

D'après Max Bissainthe il n'existe que deux exemplaires du Code Henri dont un à la Bibliothèque Nationale d'Haïti et un à la Bibliothèque publique de Boston. Ce deuxième volume, le Dr Catts Pressoir affirme l'avoir consulté à la dite bibliothèque. (voir dictionnaire de bibliographie haïtienne p. 70 Référence 810).

On rapporte qu'il existait un troisième exemplaire au British Muséum «que l'on a vainement cherché» aux dires de Bissainthe Les pièces rares se volatisent et se vendent à des milliers de dollars.

2. *Max Bissainthe a reçu sa formation de bibliothécaire à Columbia University.*

3. *D'après les données de l'enquête, six de nos bibliothèques utilisent la classification décimale universelle (C.D.U.). Nous doutons qu'il s'agisse de la C.D.U. Les «bibliothécaires» confondent souvent la C.D.U. avec la classification décimale de Dewey.*

Ces précisions nous ont été fournies par Melle Raymonde LESPINASSE bibliothécaire en chef à la Faculté d'Agronomie et de Médecine Vétérinaire.

Correctifs à apporter à l'article de Guy Robart «L'Ecologie, ses applications à la forêt en France, en Haiti» paru dans notre dernier numéro :

page 32 - en milieu de page :

- 5 sites naturels et,
- 3 zones protégées de sources, pour l'alimentation en eau potable de P' au P. ont été déterminées.

page 32 - en fin de page :

- sur le terrain :
- qui correspondent
- compris dans les bassins d'alimentation des ouvrages d'irrigation,
- qui donnent naissance aux torrents causant des inondations,
- situés à proximité des agglomérations et destinés à des activités récréatives.

PEINTURE MARTINIQUEAISE.—

Les derniers mois marquent un rapprochement culturel entre les Antilles françaises et Haiti : D'abord à Fort de France, une exposition de peinture haitienne organisée par le Centre Martiniquais d'Animation Culturelle et celle à Port-au-Prince des oeuvres de deux martiniquais, Serge Helenon et Louis Laouchez, à la galerie de l'Institut Français d'Haiti du 23 Avril au 11 mai 1976. Plus récemment, le public haitien a applaudi le musicien martiniquais Marius Cultier et l'homme de théâtre Maurice Jallier, venu en juillet avec sa troupe antillaise présenter une pièce en créole : «Cancan case Marsabé».

L'exposition Helenon - Laouchez a amorcé ce rapprochement et le dialogue engagé les 4 et 6 mai entre l'artiste Louis Laouchez, invité par l'Institut Français et les peintres haitiens fut une expérience unique. Enracinés dans une Afrique où ils ont longtemps travaillé, les deux peintres martiniquais s'expriment davantage en textures qu'en couleurs. Les ocres, les bruns nature, les terre de Sienne de Laouchez sur fonds d'écorces brûlées, les collages sombres de tissus africains troués de bleu d'Helenon ont été une expérience visuelle inhabituelle et relevant autant de la sculpture que de la peinture dans une Haiti aux racines africaines profondes mais où la sculpture, art traditionnellement religieux s'est sclérosé au profit d'une peinture tard éclos, à la vitalité colorée et débordante.

francophonie dans les ameriques

EN LOUISIANE

Depuis quelques mois, plusieurs manifestations francophones se sont tenues dans l'Hémisphère Américain.

En décembre 1975, c'était à la Nouvelle Orléans, le Congrès Mondial de la Fédération Internationale des Professeurs de Français. Du discours de M. René Haby, Ministre de l'Education représentant le gouvernement français à cette assemblée, nous extrayons ces quelques pages sur l'enseignement du Français et la francophonie.

«Je voudrais maintenant me tourner vers cette Louisiane qui nous accueille et nous offre un exemple de continuité culturelle et de renouveau dans la politique de l'enseignement des langues, au moment même où beaucoup de professeurs s'interrogent sur l'avenir de leur profession et s'alarment de constater une régression dans l'enseignement des langues étrangères.

Il ne m'appartient pas d'analyser les raisons pour lesquelles l'obligation d'apprendre une langue étrangère a été levée dans une grande partie des éta-

blissements d'enseignement américains. Sans vouloir en aucune matière excéder mes compétences, je pense pouvoir vous dire mes craintes qu'une telle liberté accordée à l'individu peut comporter des inconvénients qui sont le prix de la confiance faite aux enfants et à leurs familles. Je ne pourrais vous dire combien d'élèves français cesseraient d'apprendre une langue étrangère si l'obligation de le faire disparaissait du jour au lendemain; je puis vous affirmer en revanche que le Gouvernement Français n'entend pas poser une telle question. J'espère pour ma part que l'obligation n'est pas subie comme une contrainte, mais acceptée comme une nécessité.

Aussi bien je constate avec plaisir qu'une tendance comparable se fait jour dans les Universités américaines, où l'enseignement des langues n'est pas à proprement parler menacé, mais obligé de se transformer pour répondre à de nouveaux besoins : le Français pour les affaires, le Français pour les échanges internationaux, les sciences sociales et politiques, le Français pour l'étude de l'Histoire de l'Art ou de la Philosophie, du théâtre et du cinéma, autant que pour la culture traditionnelle au sens purement littéraire du mot. Bref, la connaissance du Français est ressentie comme de plus en plus nécessaire pour participer à l'activité créatrice de la France et des pays francophones. Là où régnait autrefois une chaire de Littérature, on voit se multiplier les cours spécialisés de ce qu'on pourrait appeler le Français appliqué. Si cette évolution aboutit parfois à une conception trop étroitement utilitaire des études chez certains étudiants, elle laisse ouverte toute grande la porte sur le monde et ses et ses réalités contemporaines.

Mais il vient toujours un moment, dans l'histoire des communautés, où l'activité d'un homme infléchit de façon déterminante le cours des choses. C'est ici que je voudrais rendre hommage au travail extraordinaire accompli

dans cet Etat par le CODOFIL et les autorités de la Louisiane au cours de ces dernières années. En choisissant pour assises de ce Congrès la Ville de la NOUVELLE-ORLEANS, les organisateurs ont voulu, j'en suis sûr, rendre hommage à ce travail. Certes, la période des vacances, qui nous permet à tous d'être ici, nous empêche en même temps, de nous rendre dans ces écoles de la Région de LAFAYETTE et de BATON-ROUGE. Mais nous savons que les instituteurs y réveillent chaque jour, dans l'esprit des enfants louisianais le souvenir d'un patrimoine culturel qui, il y a moins de 10 ans, semblait menacé de disparaître. Pour accomplir ce redressement spectaculaire, qu'a-t-il fallu : Un homme entreprenant, audacieux, quelques bonnes volontés, et le sentiment populaire qui a porté au pouvoir un Gouverneur qui pouvait faire voter une législation rendant au Français une place qui lui revenait de par l'Histoire. Que ne peut la valeur de l'exemple ! En quelques mois une solidarité francophone internationale, stimulée par l'élan donné par Me DOMANGEAUX et le Gouverneur EDWARDS, envoyait en Louisiane des professeurs, des cadres pédagogiques, des experts dans divers domaines, du matériel d'enseignement qui faisait jusque-là défaut. En 1972, la France avait 176 enseignants et 6 orienteurs pédagogiques. Aujourd'hui voici qu'aux Français, se joignent les Québécois, les Belges, pour ne parler que des pays les plus largement représentés. Il y a actuellement dans les écoles de cet Etat quelque 50.000 élèves qui étudient le Français à raison d'une heure par jour ou davantage, et par eux se comptent des enfants de toutes les origines (il n'y a pas seulement des enfants francophones) et de tous les milieux sociaux. Cet essor limité pour l'enfant au cycle primaire, mais qui sera certainement suivi d'un approfondissement des études au niveau secondaire, a deux qualités à mes yeux :

1) Il souligne l'intérêt d'un enseignement populaire, j'entends par là un enseignement donné à tous et vécu au niveau de la vie quotidienne par les enfants et leurs familles comme une part de leur patrimoine culturel. La langue

acquiert ainsi une nouvelle dignité et une nouvelle utilité, cette dernière indispensable au maintien de la première.

2) Il privilégie l'expérience du bilinguisme qui devrait être dans l'école de demain, la forme par excellence de l'apprentissage des langues étrangères. Quelles que soient en effet les vertus des méthodes modernes d'apprentissage des langues vivantes — et il n'y en a guère qui n'ait eu l'occasion de faire ses preuves au cours des vingt dernières années — aucune de ces méthodes n'approche des résultats obtenus par le développement du bilinguisme chez l'enfant. Sur ce point les travaux de votre congrès, dont c'était l'un des thèmes fondamentaux, ont pu nous apporter d'utiles précisions.

Je souhaite qu'il y ait encore, outre la Louisiane, d'autres régions des Etats-Unis où de tels développements voient le jour. Souhaitons que, pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre, le voisinage du Québec — où la conscience linguistique nationale s'est réveillée avec tant de vigueur, et avec de tels résultats — soit pour nos amis franco-américains de cette partie des Etats-Unis un exemple et un encouragement.

Je voudrais rendre hommage maintenant, si ce n'est pas abuser de votre patience, à la communauté que vous représentez, et vous rappeler les liens permanents qui nous unissent et doivent nous permettre de rester en contact même lorsque chacun d'entre nous s'en sera retourné à des milliers de kilomètres des autres. Vous représentez ce soir la francophonie. C'est un terme neuf : l'identité qu'il représente est un monde jeune, en pleine croissance, qui n'a pas pris encore toute la mesure de ses forces et de son étendue.

Heureusement, un certain nombre d'institutions internationales ou françaises vous apportent un appui dans votre profession, et je voudrais, en les citant, leur apporter un bref hommage.

C'est tout d'abord votre Fédération, qui célèbre en ce moment son troisième congrès mondial. Les réunions qu'elle suscite en dehors même des travaux officiels qu'elles permettent de faire avancer, donnent l'occasion à des professeurs de tous les pays de se rencontrer, de comparer leur expérience, et souvent d'amorcer des échanges durables qui pourront, dans bien des cas, s'institutionnaliser par la suite. Oeuvre exemplaire s'il en est.

Vous devez connaître également l'Association des Universités partiellement ou entièrement de langue française, AUPELF, qui a un bureau européen à PARIS, mais dont le Secrétariat est à MONTREAL, Cette Association vient de tenir, elle aussi, son congrès mondial à LOME. Je n'ai pu, à mon grand regret, m'y rendre. Mais mon collègue, M. Jean-Pierre SOISSON, Secrétaire d'Etat aux Universités, y a représenté le Gouvernement français.

Vous suivez sans doute avec intérêt les Biennales de la langue Française, auxquelles certains d'entre vous participent. Celles qui se sont tenues à DAKAR, puis à LECHTERNACH (Luxembourg) cette année même, ont élargi l'intérêt et la portée des débats de ces réunions, dont la prochaine est attendue au Canada.

La France, pour sa part, met à votre disposition les Services Culturels du Ministère des Affaires Etrangères, attachés auprès de chaque Ambassade ou auprès de nombreux Consulats Généraux. Ces services offrent à des étudiants avancés des bourses d'études; patronnent des échanges de professeurs d'université et de chercheurs; organisent chaque année des stages pour les professeurs de Français; vous procurent une documentation sur les études en France.

Auprès de mon propre Ministère existe un service des Affaires Internatio-

nales, et le Secrétariat d'Etat aux Universités vient de créer une Délégation aux Relations Universitaires Internationales destinée à aider les professeurs étrangers qui font des recherches ou des missions d'étude en France.

Vous connaissez l'Office National des Universités, spécialement chargé des échanges d'assistants et des procédures de préinscription dans les Universités françaises.

Enfin, le Haut Comité de la Langue Française, placé sous l'autorité directe du Premier Ministre, M. Jacques CHIRAC, veille à la défense des positions de la langue française dans le monde et accorde son aide à certaines actions prioritaires dans le cadre de la politique définie par le Gouvernement français.

Il existe donc, comme vous le voyez, de nombreux organismes professionnels ou officiels dont je salue ici les représentants et qui sont prêts à vous aider. N'hésitez pas à avoir recours à leurs services, ce qui n'empêchera pas vos universités de pouvoir signer des accords directs de coopération avec les universités françaises, devenues autonomes depuis la loi d'orientation en 1968.

Mais ce monde que vous représentez, permettez-moi de le rappeler, nous dépasse puisqu'il comprend quelque 100 millions d'hommes et de femmes qui, sur tous les continents, sous tous les climats, avec des traditions culturelles différentes, s'expriment, pensent, vivent en français. La francophonie, c'est cette réalité sociale, politique, humaine; le fait que les représentants de si nombreux pays soient ici réunis ce soir, et que nous puissions dialoguer en français suffirait à le prouver.

Quant au Gouvernement français rien n'est plus loin de lui que cet impérialisme culturel dont nous feraient volontiers reproche ceux qui nous con-

CONJONCTION, Revue Franco-Haitienne

naissent mal. M. Jacques CHIRAC s'est exprimé sur ce point avec une clarté décisive, le 7 février dernier devant les représentants de l'Union internationale des journalistes et de la presse de langue française, en rappelant que «la politique linguistique de la France est tout le contraire d'une politique nationaliste fermée sur elle-même». Notre seule ambition, en effet, est de maintenir un dialogue entre les cultures diverses qui ont le privilège de s'exprimer en français.

Je dis le privilège, conscient de ce que ce mot implique, conscient des qualités objectives de notre langue, reconnues par tous : clarté, précision, élégance, que d'ailleurs nous ne dénions en aucune façon aux autres langues. Mais il est vrai peut être que nous aimons entendre cet instrument joué par ceux qui savent en tirer les sons les plus purs et les plus beaux. Le souci de la concision, de l'exactitude, n'est pas au demeurant l'apanage des poètes, des romanciers, des orateurs quel que soit les succès avec lequel nos auteurs ont illustré ces qualités, elles sont aussi nécessaires au médecin, au biologiste, au physicien, au technicien, à l'homme d'affaires. Le souci de bien dire ne traduit pas une coquetterie futile. Il exprime l'effort de l'esprit pour donner la pleine mesure de son pouvoir, pour tirer parti de toutes ses ressources et, si je puis dire, pour aller à la limite de lui-même. Faites comprendre à vos élèves qu'apprendre une langue étrangère, ce n'est pas disposer d'une autre manière de dire les mêmes choses : c'est apporter une dimension nouvelle à leur personnalité. On ne pense pas, on n'est pas en français comme on pense et comme on existe en anglais ou en espagnol. Choisir une langue et se livrer à fond à son étude, c'est ouvrir son esprit à un monde nouveau. Dans un monde cloisonné, autant sinon plus que par le passé, par les rivalités économiques et en proie à toutes les querelles sociales et d'identité politique que nous connaissons, notre monde, celui de la langue française, ignore les barrières sociales, transgresse les frontières politiques et bâtit un réseau d'échanges fondé sur l'égalité et sur le respect mutuel.

NUMERO 130

Il est vrai que beaucoup de pays connaissent en ce moment des difficultés économiques, d'où résulte pour beaucoup de professeurs une gêne considérable. Les universités où les écoles sont plus soucieuses d'économie que jamais : les crédits d'enseignement et à plus forte raison de missions sont rares. Certains ont perdu leur emploi, et tous n'envisagent pas l'avenir avec optimisme.

Il n'y a certes pas de remède miracle contre cette difficile situation. A nos amis américains, je voudrais faire part de mon expérience et leur dire que ce n'est pas en considérant seulement leur problème, le problème de l'enseignement du français, qu'ils auront une chance de trouver une solution valable et durable à leurs difficultés. Le problème de l'éducation doit être envisagé dans son ensemble, et à la lumière de la philosophie de l'homme qui est la nôtre. Nous avons là des enfants — nos enfants —; nous sommes responsables de leurs éducation. Que voulons-nous qu'ils apprennent ? Et comment voulons-nous nous y prendre pour le leur enseigner ? Ne pas poser ces questions fondamentales, ne pas y répondre, ce serait fuir nos responsabilités. S'agissant des langues étrangères, gardons-nous surtout de la tentation du repli sur nous-mêmes. Si difficiles que soient les conditions dans lesquelles vous enseignez, vous continuerez à penser et à travailler dans une perspective et avec des préoccupations internationales. La langue est communication. Un savoir linguistique qui n'est pas utilisé pour communiquer s'appauvrit, se dessèche et meurt. Seule une « fuite en avant » a des chances de vous permettre de vous placer déjà aux points où l'histoire demain vous donne rendez-vous, et de mettre vos enfants en mesure de répondre aux exigences d'un monde plus que jamais façonné par les échanges. Multipliez les contacts avec vos collègues, avec les autres pays francophones, avec la France.

C'est pourquoi j'ai été très heureux, et ce sera ma conclusion, d'apprendre que l'Association des Professeurs Américains de Français envisageait de tenir à PARIS, en 1977, son congrès annuel. Cet évènement ne sera pas seulement pour la France un honneur et une cause de joie; il signifiera aussi que vous reconnaissez votre vocation internationale. D'autres réunions semblables auront lieu, je l'espère, dans d'autres pays francophones, de façon à illustrer concrètement l'universalité de notre communauté. En cette fin d'année où la coutume est de faire des voeux, je vous souhaite de vivre dans ce monde sans frontières auquel vous donnent accès la langue que vous parlez et les amis que vous avez sur tous les continents.

René HABY

VERSAILLES BIGIO FRERES

Montres Suisses : Oris, Mocado, Girard Perregaux
Consul
Parfums Français
Bijoux or 18 carats.

Utilisez les chaises THONET de qualité supérieure
en vente à la

TIPCO
Place Geffrard

Achetez à la **SHEICA** ou à la **TIPCO** : Mosaïques,
Céramiques, les plus jolis coloris.

Machines à coudre **LA MADONA** parmi les toutes meil-
leures sur place.

Plus de «black out» grâce aux lampes à Kerosène 200,
350 et 500 bougies en vente à la **TIPCO**, Place Geffrard.

LA PHARMACIE DE LA SANTE

Vend ses produits à bon marché

Très disposée

A vous aider

Toujours, avec célérité

Au 113 de la Rue Pavée

Port-au-Prince, Haiti

Tel : 2 - 2086

A NEW YORK

L'Association Internationale des Parlementaires de Langue Française se réunissait à la fin du mois d'Avril à la Salle du Conseil de Tutelle des Nations Unies à New York. Au cours de ces Assises de l'AIPLF, le 26 Avril 1976, Monsieur Michel AUGUSTE, Président de la Chambre Législative d'Haiti, fit quelques observations sur l'usage du français dans les pays francophone bilingues ou trilingues, s'attardant au cas haitien.

«Se réunir de temps en temps sous l'égide de la francophonie, est la manifestation d'un voeu constant pour l'amélioration du système qui la condinne. Ce voeu est certes, la volonté commune des peuples faisant usage du français de le diffuser, de le propager et de l'enrichir. Evidemment les méthodes se sont multipliées à travers les ans. Ainsi en est-il aussi des moyens d'approche. Et le problème se pose encore avec acuité savoir par quel bout l'empoigner pour le résoudre.

Il est indéniable que la vitalité de ce véhicule de la pensée s'est imposée à l'attention non seulement des francophones mais aussi des usagers de toutes les autres langues qui sont séduits par son génie, sa limpidité, sa clarté et sa richesse. Sa force de séduction est telle que malgré sa difficulté, ne se comptent pas ceux-là, non francophones qui s'adonnent à son étude. Et l'ardeur avec laquelle ils s'y engagent est à la mesure de leur engouement, de leur désir de pouvoir s'en servir.

Au demeurant, si son enseignement s'est révélé efficace, considérant les

multitudes qui l'ont possédé par la voie grammaticale et ont débouché sur l'usage qu'elles en font, il reste de pertinentes observations quant à son utilisation générale dans les PAYS FRANCOPHONES BILINGUES OU TRILINGUES. Il s'avère que cet enseignement ne pénètre pas toutes les strates sociales. Dans les couches inférieures, bon nombre, et peut être la majorité sont restés en deçà de la capacité d'utiliser le français comme moyen facile de communication.

Le problème de ces couches inférieures est celui d'une manipulation insuffisante des matériaux du langage français. Ceci est en fonction du niveau des études classiques parcourues. Alors que les couches supérieures, celles des nantis, accèdent au cycle du secondaire, ce qui leur permet d'avoir un bagage suffisant pour s'exprimer en français, au dessous d'elles, quand le cycle primaire est à peine dépassé, la pratique de l'expression française laisse beaucoup à désirer. Ainsi la francophonie demeure un phénomène superficiel qu'il convient d'épaissir jusqu'à atteindre les couches profondes des communautés bilingues ou trilingues. Les couches inférieures de «francophonisables» qui sont restées en chemin, pour n'avoir pas reçus assez d'instruction, pour ne l'avoir pas pu, par manque de moyen, devraient être orientées vers les disciplines à leur portée, leur assurant un plus long apprentissage du français qui les francophoniserait en les pourvoyant d'un métier manuel.

Nous avons eu, au cours d'une visite d'une mission de l'A.I.P.L.F. en Haïti, à émettre un vœu tendant à la création d'école professionnelle devant francophoniser et dispenser des cours d'art manuel à la classe des ouvriers, qui est d'une grande importance, dans la valorisation de toute langue. Si le facteur qualitatif est très appréciable dans l'évolution d'un moyen d'expression, on ne peut nier l'importance du quantitatif qui constitue non seulement une assise, mais aussi un réservoir d'où surgissent de temps en temps des

éléments qui contribuent avec honneur à la progression qualitative de la langue.

C'est le fait haïtien. La langue officielle est le français. Une bonne fraction de la population le parle. Il est la langue des salons huppés, et de tous ceux qui se veulent distingués. Parallèlement toute la population parle le créole. Le gros de la communication se fait en créole. Il est le véhicule naturel du commerce de tous les jours. Mais la vocation du Gouvernement haïtien, comme il en a toujours été, est de francophoniser toute la population. Et les programmes d'alphabétisation ont été conçus à partir du français.

Depuis environ trois décennies, en vue d'accélérer l'alphabétisation, il a été conçu l'idée pour les adultes analphabètes de dispenser les premières notions de lecture et d'écriture en créole, sans perdre de vue l'option du passage ultérieur au français. A la faveur de cette disposition, est né un mouvement pro-créole. Les promoteurs, que n'approuvent pas la grande majorité, luttent pour donner au créole un statut de langue officielle. Ce cartel est encore loin du succès malgré l'audience qu'il a pu obtenir.

Ce phénomène est certainement celui de tous les pays au parler non uniphrase. Il incombe au mouvement francophone de s'emparer de tous les moyens d'atteindre la grande masse. Et la communication de techniques secondaires, par le truchement du français, pour familiariser les couches inférieures à cette pratique n'est pas à dédaigner. Il importe même d'en faire une option cardinale pour accélérer la francophonisation.

C'est pourquoi nous pensons sincèrement à la nécessité de capter les centres d'intérêt de tous les éléments qui n'ont pas la chance d'accéder aux hautes études, afin de les exploiter aussi au profit de la francophonie. Des écoles

de formation professionnelle font partie de ces centres d'intérêt de la grande masse à francophoniser.

C'est à partir de ces centres d'intérêt que de nombreux vocables anglais ont envahi le parler courant du peuple haïtien. Les mécanos possèdent insensiblement tout le vocabulaire se rapportant à leur métier qu'ils ont appris par routine. Il eut été autrement si des écoles de formation mécaniques et autres, entreprenaient d'enseigner en français les différentes techniques qui leur sont propres.

Il convient que l'AIPLF appréhende cette situation afin de contrer les obstacles à l'extension du français dans les pays francophones bilingues. En dehors des démarches des sections nationales de l'A.I.P.L.F., une action commune doit être entreprise à partir des hautes instances de l'Association. Il s'évidente que tous les pays francophones le sont par vocation. Cette vocation les oblige à des devoirs : devoir de satisfaire à cette option volontaire en entretenant la flamme de la francité afin qu'elle continue d'illuminer la voie qui mène au plus beau jour de la langue française.

En dépit de tout ce qui a été fait, le chemin à parcourir est encore long. Il convient d'investir les différents champs, de les ensemer, pour créer autant d'ilots où brillera la francité pour la masse des démunis. Le français servant de véhicule de diffusion de métiers manuels aura pénétré des zones qui jusqu'ici recevaient trop peu de ses lueurs».

Michel C. AUGUSTE

TORONTO :

A LA RECHERCHE D'UN LANGAGE COMMUN.—

Du 2 au 5 juin 1976, le Colloque III sur l'identité Culturelle et la Francophonie dans les Amériques au Collège Glendon de l'Université York à Toronto est placé sous le signe des différences entre cultures dites Francophones, de l'indépendance et de la liberté d'esprit. Des Universitaires antillais, français, haitiens, canadiens, américains, en particulier de Louisiane ou de la Nouvelle Angleterre, et français de l'Hexagone participent activement aux Ateliers sur l'Histoire et le Nationalisme, le créole et le français aux Antilles, l'Écrivain minoritaire et son public, Théâtre et Conscience du peuple, Religion et Identité culturelle, la radio, la presse, la chanson.

Les débats se cristallisent autour de deux pôles de divergences : Le Canada Français et les Antilles. D'un côté, une situation où le français, langue minoritaire, devient bouclier culturel et politique face à une langue, une culture et une économie anglo-saxonne dominante. De l'autre côté le Français, langue d'une minorité mais aussi langue «dominante» dans les Antilles françaises et Haiti.

Sur le chemin cahoteux de la rencontre entre ces identités culturelles différentes, au sein d'une francophonie ouverte, deux éléments intéressants émergent des débats : éclatement du mythe

d'un bloc franco-canadien; les franco-ontariens nombreux au Colloque s'élèvent contre un certain «impérialisme culturel québécois», bien que les universitaires canadiens participant à la Séance de clôture sous le thème «Pouvoir, Savoir et Survivance» soulignent l'importance politique de la francophonie pour le Canada tout entier 2) Affrontements et méfiance apparente entre certains intellectuels haitiens d'Haiti et de la «diaspora» canadienne et américaine, mais au fond la même cohésion.

Le terrain d'entente entre les participants : une langue d'expression commune et les besoins communs de pays francophones américains.

COMPAGNIE DES TABACS COMME IL FAUT

**A votre Service depuis près de 50 ans
Fabriquant des cigarettes « Splendid » , « Splendid Filtré »
« Comme il Faut Filtré », « Comme il Faut Mentholée Filtrée »
« Marlboro », TABAC POUR PIPES
Kentucky Club, Flanders, Brush Greek.**

PARUS AUX
EDITIONS CARAIBES

FILS DE MISERE

Marie Thérèse COLIMON
Prix France-Haiti 1973

*CONTRIBUTION A L'ETUDE
COMPAREE DU FRANCAIS
ET DU CREOLE*

Dr. Pradel POMPILUS

*HISTOIRE DE LA LITTERA-
TURE HAITIENNE – ILLUSTRÉE
PAR LES TEXTES Tomes 1 et 2*

F. Raphael BERROU
Dr. Pradel POMPILUS

LES MARRONS DE LA LIBERTE

Jean FOUCHARD

*LANGUE ET LITTERATURE DES
ABORIGENES D'AYTI*

Jean Fouchard

LA FIN DES BAIONNETTES

Alix MATHON
Prix France Haiti 1971

*LA REPRESENTATION PARLE-
MENTAIRE DE FORT LIBERTE*

CALIXTE

*LES REVOLTES BLANCHES A
SAINT DOMINGUE AUX XVII^{ème}
ET XVIII^{ème} SIECLES*

Charles FROSTIN

HAITI REPUBLIQUE CARAIBE

Pierre PLUCHON

*DEUX POETES INDIGENISTES :
CARL BROUARD ET EMILE ROUMER*

F. Raphaël BERROU
Dr. Pradel POMPILUS

Ces livres sont en vente dans toutes les librairies de Port-au-Prince et peuvent être consultés à la salle d'exposition des EDITIONS CARAIBES, 73, Lalue, Telephone : 2-3179

LA SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILE S.A.

est fière de présenter au public haitien

GOOD YEAR

GOOD YEAR une conception complètement nouvelle en matière de pneu

GOOD YEAR, le pneu dont la carcasse est en cordes de Polyester, ceinturé de fibre de verre.

EXIGEZ GOOD YEAR, le pneu de durée imbattable

EXIGEZ GOOD YEAR, à la Société Haitienne d'Automobile.

L'ATELIER

Institut de Dessin et de Peinture

33, Rue José Marty et Bellevue, 33

Boite Postale 181—Port-au-Prince, Haiti W.I.—Tel.: 2-4525

Galerie d'Art — Studio Nehemy

Cours de Dessin, de Peinture et d'Histoire de l'Art

Ouvr. tous les jours de 8 h. à 6 H. p.m.

Dimanche et jours feriés sur rendez-vous

Tableaux des meilleurs artistes du pays

GALERIE HERVE MEHU

Peintures – Sculptures
Rue Pan Americaine No. 35
Pétion - Ville

Expose en permanence une collection d'oeuvres des plus grands peintres primitifs haitiens. Amateurs, connaisseurs, ou tout simplement curieux d'art et de peinture, passez à la Galerie d'Art de Pétion-Ville admirer ces tableaux qui étonnent les touristes du monde entier.

Hervé Mehu
Directeur

PHARMACIE SEJOURNE

Fondé en 1864
Etienne SEJOURNE
(1889-1964)

Fremy SEJOURNE
(1889-1937)

Raoul et Max SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de prépa-
ration d'ampoules stéri-
lisées – Port-au-Prince

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1962
57, Rue des Césars, 57

Tel : 2-0710
Port-au-Prince

LIBRAIRIE A LA CARAVELLE
INTERNATIONAL BOOK STORE

*Livres – Revues – Journaux et Magazines : Haitiens
Français – Anglais – Espagnols et Allemands – Catalogues de
Modes – Cartes de Souhait – Cartes Postales*

P. O. BOX 111
26, Rue Roux , 26
Téléphone : 2-0030

LES PATES ALIMENTAIRES
«COQ»
JEAN BARTHE
AVENUE DESSALINES

*Coquilles – Coudes – Spaghetti – Coudes Côtelées -
Nouilles – Lettres Rondelles – Chiffres – Fidelini est
en sachet de 1/2 et 1 lb.*

CONJUNCTION
EST EN VENTE A L'ETRANGER

A NEW YORK

Haitian Corner
495 Amsterdam Avenue
New York, N.Y. 10024, USA

A MONTREAL

Agence du Livre Français
1249 Ouest Bernard
Montreal 154, Canada

A PARIS

L'Harmattan
Librairie — Edition
18, Rue des Quatre Vents
75006 Paris, France

HISTOIRE

«Il faut (dit-on) que ... la crainte que vous inspirez vous dispense de l'obligation de punir».

lettre d'un nouvel arrivé à st-domingue , 1788

par Gabriel DEBIEN.

Un hasard nous présente une lettre venant de Saint-Domingue.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut aux documents isolés, je ne crois pas qu'il y ait à hésiter à faire connaître celui-ci. Me l'a communiqué M. le docteur de Frémont, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers, qui le tenait lui-même de M. Charles des Courtis (1), son cousin, tous deux descendant des La Toison, colons de ce même quartier.

Il s'agit de la première lettre d'une correspondance qui doit avoir été assez active, mais malgré toutes nos recherches son auteur reste ignoré. Il n'a pas signé faute de place semble-t-il. Si aucun des Courtis n'est jamais allé aux Antilles, la famille conserve quelques papiers qui en doivent venir. On pense à un

(1) Au château de Puyferrier, (Vienne) que nous remercions de nous avoir permis de la publier, comme nous témoignons à M. de Frémont notre grande obligation.

Biencourt. M. des Courtis regarde vers un M. de Luchat, mais ce nom n'est pas sur les tables de l'ETAT DE L'INDEMNITE (2) accordée en 1826 aux anciens colons, alors que notre correspondant parle de son père et de son grand-père propriétaires de la sucrerie où il est arrivé. Cette plantation paraît située dans la partie méridionale de la plaine du Cul de Sac, celle qui est la plus proche de Port-au-Prince.

Ce jeune homme adresse sa lettre à un ami, peut-être de régiment, à Monsieur de Saint-Loup, garde du corps du Roy, à Ahun, Haute-Marche. Sa lettre porte un cachet aux initiales D. L.

Elle n'explique point sa venue à Saint-Domingue. Son père qui réside à Bordeaux, l'aura peut-être envoyé sur sa plantation pour y contrôler la gestion d'un gérant dont les comptes n'inspirent pas confiance.

Elle résume les impressions d'un nouvel arrivant, les premières. Il s'apitoie sur la situation des esclaves, les voit en haillons, mal nourris, à chaque instant fouettés. On trouve bien d'autres voyageurs aussi émus devant un tel spectacle. Mais ils sont émus dans des livres, non dans une longue lettre familière, riche de détails.

Sa sensibilité paraît spontanée, au moins en grande partie. On butte en effet sur un mot, qui étonne ici car on l'a vu ailleurs, dans un livre. C'est sa comparaison de Port-au-Prince avec «un camp de Tartares». Là, apparemment est une réminiscence.

(2) *Etat détaillé des liquidations opérées par la commission chargée de répartir l'indemnité attribuée aux anciens colons de Saint-Domingue en exécution de la loi du 30 avril 1826, Paris, imp. royale, 1828-1834, 6 vol. in-4o.*

On serait heureux de connaître, si le milieu créole jouant avec la prolongation du séjour les réactions de ce jeune homme sont restés les mêmes, s'il a fallu longtemps pour devenir colon.

Au Cul de Sac, ce 16 de may (17) 88 (2)

*à M. de Saint-Loup garde du
corps du Roy à Ahun (1)
Haute-Marche.*

Je suis enfin parvenu au terme de ma course, mon cher St-Loup; après avoir cabriolé maintes et maintes fois, j'ay atteint cette terre que je croyais égarée, tant nous l'avons cherchée longtemps. Depuis deux jours nous devions être arrivés, suivant mes calculs, et cependant nous ne voyions rien encore. Enfin, vers les trois heures après midy du dimanche 47^e jour de notre traversée, un homme placé en vigie dans les hunes nous annonça la terre ! ... et tout le monde de monter sur le pont pour la voir ... c'est elle ! c'est elle !... le croiriez-vous ? La

(1) Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Guéret, (Creuse).

(2) L'orthographe et la ponctuation ont été conservées Les points de suspension sont ceux du texte.

curiosité l'emporte sur la frayeur, j'ose même dire la prudence; il ventait bon frais (3), nous allions très vite. N'importe, je m'accroche à une corde, et me voilà grimant; la sottise figure que celle d'un officier de cavalerie voulant faire le matelot ! Tout le monde se riait de moi; c'était à qui monterait le plus souvent avant que je fusse arrivé; on pariait pour 3, pour la fois; on me parlait, je ne répondais pas, tout mon esprit comme toutes forces, était dans mes pieds comme dans mes mains; enfin, j'arrive. Comme j'étais content de moi ! vous ne vous en faites pas d'idée; je demanday cette terre, on me montra un point noir dans l'horizon que je pris pour un nuage; on me l'assura, et l'envie que j'en avais me persuada mieux que leurs plus fermes assurances... Il fallait m'en retourner; je m'élançai, je descends peu à peu, j'arrive à la grande hune, et je me rends enfin sur le pont !... jamais voyage ne m'avait paru si long et si pénible; j'étais en nage, mes jambes tremblaient sous moi, les mains me faisaient grand mal tant j'avais serré les cordages; j'étais content d'être monté, mais pour bonne chose, je n'aurais voulu le refaire; le vent soufflait toujours, nous avançons sensiblement vers ce point qui grossissait à mes yeux; enfin le soir, nous le distinguâmes à merveille ... Nous avons longé les côtes de plus ou moins près pendant

«... Le triste début que j'ay fait dans ce pays-cy !»

(3) C'est-à-dire que le vent soufflait à la vitesse d'une vingtaine de kilomètres à l'heure.

trois jours (4), et si j'eusse pu faire halte au soleil seulement pour une heure, nous entrions un jour plus tôt dans le port (5). Mais comme il est fermé par des terres très basses, nous craignîmes de nous hasarder, n'y voyant pas du tout. Nous louvoyâmes toute la nuit et l'endemain matin. La brise du large venue, nous sommes entrés. Le navire mouillé, nous sommes allés à terre... Le triste début que j'ay fait dans ce pays-cy !... pour sortir de l'embarcation, je monte sur un banc de rameurs, il tombe sous moy, et je m'écorche tout une jambe à un autre banc, placé devant celui-cy; je courus néanmoins beaucoup. Le soir, ma jambe était très enflammée; le lendemain, je retourne à bord pour prendre mes effets, un pain énorme jeté d'un navire voisin vient frapper ma jambe malade et me renverse ... jugez si je suis heureux de ne pas croire aux présages! J'écrivis par un navire qui faisait voile le lendemain; au lieu de ça, je m'y serais jeté et j'aurais repris la route de Gascogne (nous avons dans cette isle un quartier qui porte ce nom; ce sont de mornes pelés (6) dont les habitants (7) res-

«...l'air d'une décoration d'opéra ou d'un camp de tartares...»

(4) Les côtes septentrionales de l'île de Saint-Domingue et celles du golfe de la Gonave.

(5) De Port-au-Prince.

(6) Un des canons du grand quartier du Cul-de-Sac, dans l'Est, avec une rivière de ce nom et des gorges.

(7) Ce mot est douteux.

semblent bien à ceux de France). Cette faiblesse n'eut-elle pas été plus pardonnable que la foy aux poules sacrées ? Loin de là, je n'ai pas perdu courage, et jusqu'à ce moment je me trouve très bien; quoique vraiment plus chaud de beaucoup que la France, le climat n'est pas aussi brûlant que je l'imaginai; une brise venant de terre rafraichissait l'air depuis le soir jusqu'à une heure du matin; l'instant d'après, une autre brise vient de la mer, et souffle toute la journée ... Combien le premier coup d'oeil sur cette colonie est neuf pour un étranger ! La ville toute bâtie en bois comme Chaalons (8) est grande, les rues larges et tirées au cordeau, bordée des deux côtés de galeries pour des gens à pied; quelques unes conservent encore deux rangées d'arbres qu'on a coupés dans les autres; presque toutes les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, les croisées sans vitres ont seulement des jalousies; les façades peintes de diverses couleurs donnent à l'ensemble l'air d'une décoration d'opéra, ou d'un camp de tartares ... Mille figures plus ou moins noires achèvent ce tableau singulier; ces malheureux vont la plupart nuds, ou couverts de mauvais haillons... ce qui me peine davantage, un jeune enfant lavait dans l'eau du ruisseau au milieu de la rue son pauvre derrière déchiré; je le fixai tout attendry,

« Combien la cruauté abrutit ses victimes » !

(8) Châlons - sur - Marne sans doute.

il me regarde, mais je ne pus distinguer dans ses yeux ni douleur ni confusion ... Combien la cruauté abrutit ses victimes ! on prétexte cette insensibilité que le malheur a rendu nécessaire pour les traiter avec la plus grande rigueur. C'est, dit-on, la seule manière de les mener. Je l'ignore, mais elle est bien cruelle... J'allay le lendemain après-midy sur l'habit(ation) de mon père... depuis le tremblement de terre de 1770 qui détruisit une maison superbe que mon grand-père avait bâtie, nous sommes logés dans des cahutes beaucoup moins brillantes que celles de Trianon; les moindres fermiers de mon père (9) sont mieux logés que moy. Nos couvertures sont de petites plaques de bois (10) au lieu de brique; point de plafond, la charpente est à nud (11). Heureusement que la chaleur du climat rend ces précautions au moins inutiles... Le lendemain de mon arrivée sur l'habitation, j'allay promener au jardin (c'est le nom qu'on donne aux champs de cannes); à midy au moment d'aller diner, tout l'atelier vint entourer ma case, et un commandeur

(9) *En France.*

(10) *Ou bardeaux, Aux îles on disait des essentes.*

(11) *C'était l'aménagement ordinaire des grand'cases.*

«Leurs postures
très variées sont
infiniment lascives...»

(un brigadier) (12) me fit demander la permission d'entrer. Il me dit qu'il venait avec tous ses camarades pour offrir leurs respects à leur maître; je les fis entrer ... Bonjour maître !... bonjour maître ! Comment vous portez-vous ? comment se portent nos maîtresses ? etc... Ils se disputaient pour entrer parce qu'ils ne pouvaient pas tenir tous dans ma chambre, il fallait donc faire icy comme aux voitures sortant de l'opéra, que chacun défilât à son tour. Ceci fini, je sortis pour les voir tous ensemble, et pour me montrer à eux tous... ils recommencèrent leurs saluts, et deux ou trois figurèrent quelques danses, dont le résultat était de venir me gratter les jambes et me baiser les pieds. Je voulus les relever, ce ne fut pas possible, il en fallut passer par là... Le lendemain dimanche, ils revinrent avec leurs beaux habits, ils chantèrent d'abord et commencèrent leurs danses, accroupis comme des singes sur des espèces de tambours, ou sur des calabasses, ils y battent avec les doigts. Leurs postures très variées sont infiniment lascives... Je leur donnay pour boire, et ils partirent contents, non sans cependant avoir renouvelé la cérémonie de la veille avec quelques augmentations; après m'avoir baisé les pieds, une vieille danseuse passa la tête entre

(12) Le contre-maître, esclave lui-même, qui conduisait les esclaves. Celui-ci était le premier commandeur.

mes jambes, je crus qu'elle allait m'affourcher; je voulus l'arrêter; n'importe, il me fallut subir encore cette nouvelle caresse... vous pouvez bien sentir, mais je ne puis vous dire ce que cette scène m'a fait éprouver... de la pitié en faveur de ces malheureux une espèce d'horreur contre un (groupe ?) où l'humanité est à ce point avilie... des plaintes contre la Société qui tolère, qui autorise même un abus si contraire aux loix de la nature; dans l'instant même où ils témoignaient par leurs chants et leurs danses, le plaisir de me voir, quatre commandeurs armés d'un gros bâton et d'un long foet étaient à leur tête, voilà leur pertuisane et leur épée. L'idée seule de ce foet me fait frémir, je n'en entends pas un coup que mon sang ne bouillonne; l'autre jour, on en donne 25 à l'un d'eux je le voyais de ma fenêtre, je me faisais coiffer, j'eus toutes les peines possibles à empêcher mon nègre de lire dans les pensées le trouble qui m'agitait; si l'on a le bonheur de posséder une âme sensible, il faut que des yeux de fer voilent la bonté de votre coeur ... il faut (dit-on) que n'y laissant lire que des menaces, la crainte que vous inspirez vous dispense de l'obligation de punir ... Ces pauvres gens pour qui le présent est si cruel sont de la plus grande insouciance pour l'avenir. S'ils étaient rangés et sages, au bout d'un certain temps, ils pourraient tous acheter leur liberté, du moins sur notre habitation; on leur donne à chacun un jardin qu'ils cultivent, ils en ven-

«...ils mettent en parure tout l'argent qu'ils peuvent amasser...»

dent le produit. Tout est icy à un prix énorme; nous ne sommes qu'à une lieue de la ville, ils peuvent aisément y porter tout ce qu'ils ont. Ils élèvent de la volaille, des cochons, des bourriques, des mulets, des juments, tout cela se nourrit sur l'habitation et se trouve profit clair pour eux. Mais ils mettent en parure tout l'argent qu'ils peuvent amasser, au point d'acheter des toiles de 15 à 16 livres l'aune (13); le lendemain, vous voyez ces mêmes nègres avec un mauvais caleçon, très souvent sans chemises, supportant sans chapeau tout l'ardeur du soleil. Jusqu'à ce jour, je ne connais pas encore le caractère de ces pauvres gens, si l'esclavage leur permet d'en avoir, mais je l'étudie avec toute l'attention possible...

Je vous conte là mille balivernes qui ne vous intéressent peut-être pas, mais pardonnez à un pauvre exilé s'il abuse des bontés qu'on lui témoigne.... Je ne vous ai rien dit de ma traversée; elle a été longue et fatigante, j'ay resté 51 jours sur mer; nous y avons éprouvé toute espèce de contrariétés jusqu'à la moitié de notre route; le reste a été assez heureux. J'étais à bord avec toute espèce d'agrément; le Capitaine m'avait donné la chambre de son sous-

(13) L'aune mesurait 1m. 19.

lieutenant et, dans l'espoir que je lui serais utile en Amérique, avait pour moy tous les égards possibles ... Je n'ai été malade qu'un quart d'heure au plus ... mais sans quelques livres, je serais péri d'ennuy ! Dans ce moment, tout m'étonne, tout m'occupe, mais ce à quoy je ne me fais point, c'est à me voir si loin de mes amis et de ma famille; j'ay bien besoin qu'ils pensent à moi; je vous en prie, mon cher St-Loup, dans vos moments de loisir, écrivez-moy, j'ai bien besoin de vous; à mon tour, il n'y a rien dont je puisse vous instruire. Vous aurez donc toute la peine et vous n'en serez dédommagé que par l'assurance du plaisir que vous ferez goûter à un camarade qui vous est et vous sera toujours des plus attaché ...

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse. Adressez moy vos lettres chez mon Père à Bordeaux, il me les fera passer.

